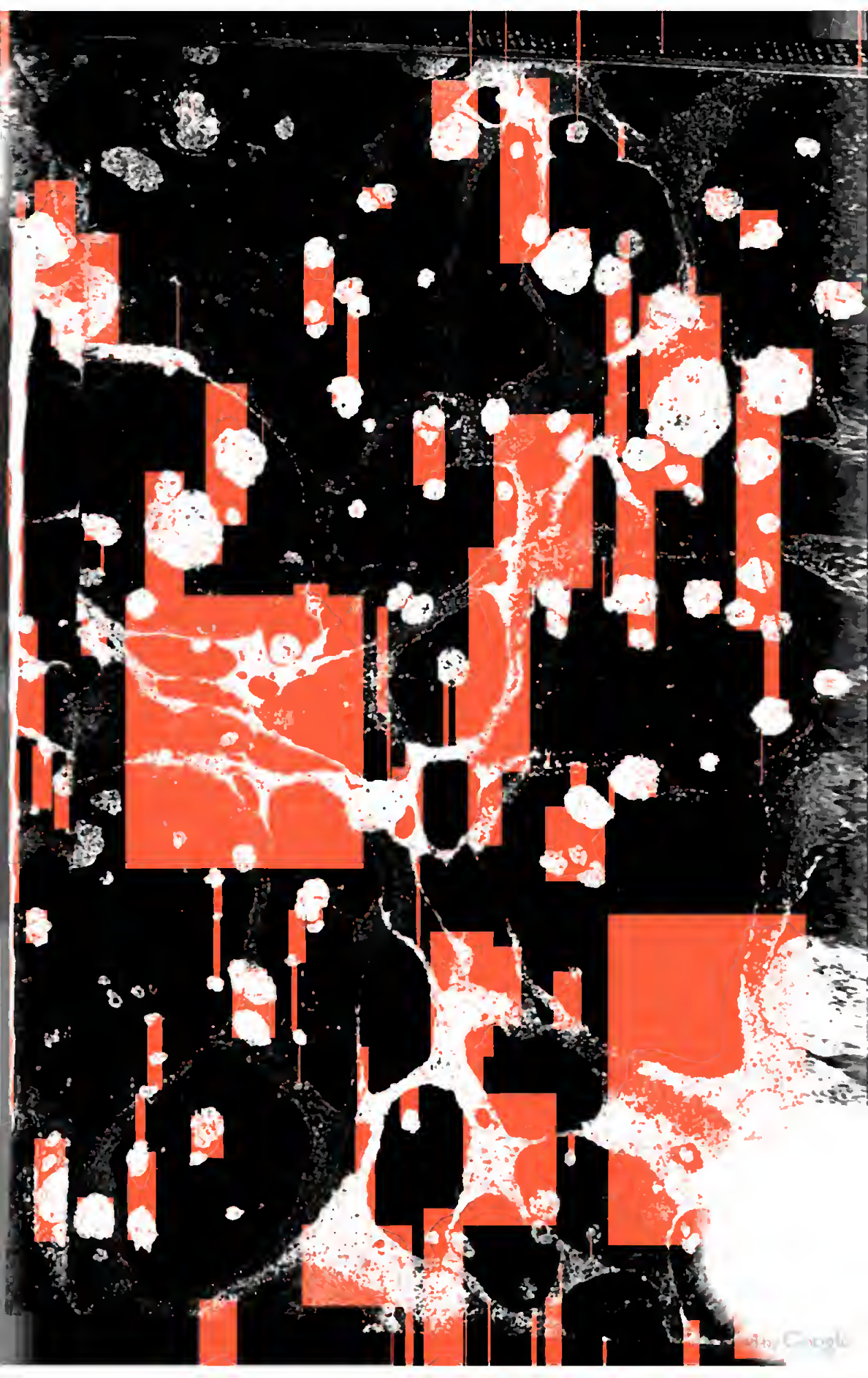
6
N



5106

Palat. 1x 1 125

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volûmes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour l'année entière, ou trois liv. 12 ſ. pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

SEIZIÈME LIVRAISON.

SBN

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE.

TOME SIXIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

A PARIS,

Rue d'Anjou, la seconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1785.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIÈME.

POUR ſuivre les progrès des armes des Romains, il eſt néceſſaire de connoître les Carthaginois & les peuples de Sicile, dont l'hiſtoire d'ailleurs mérite d'être connue.

CHAPITRE I.

Des Carthaginois juſqu'à leur alliance avec Xercès.

ELISSE, autrement appellée Didon, fut la fondatrice de Carthage; Pygmalion, ſon frère, régnoit à Tyr, prince avare, cruel, né pour le malheur de ſes ſujets, & par conſéquent malheureux lui-même. Sichée ſon oncle & ſon beau-frère, fut une des victimes de ſon avarice. Il le fit mourir pour en avoir les biens.

Sichée étoit extraordinairement riche. Par conſéquent, il eſt à préſumer que la plus grande partie de ſes biens n'étoit pas de nature

à être transportée à l'insu du roi de Tyr. Il n'est donc pas vraisemblable, quoi qu'en disent les historiens, que Didon ait dérobé à Pygmalion tout le fruit de son crime. Il paroît seulement qu'elle s'enfuit avec des trésors, & qu'elle aborda sur les côtes d'Afrique, près d'Uptique, colonie phénicienne.

On connoît l'ancienneté de Tyr, & on sait que cette ville a étendu sur mer son commerce & sa puissance. L'industrie enrichit ses citoyens ; le luxe qui suit les richesses, fit prendre un nouvel essor à l'industrie ; & les arts furent cultivés, ainsi que les sciences relatives aux besoins d'un peuple florissant.

Ceux qui ſuivirent Didon n'étoient pas ſans doute, ce qu'il y avoit de moins eſtimable à Tyr; car ce ſont les arts, les ſciences & les vertus ſurtout, qui fuient les tyrans. Il ne faut donc pas juger des commencemens de Carthage par ceux des villes de la Grèce, encore moins par ceux de Rome. Ce n'étoient pas des avanturiers qui s'établiſſoient parmi des ſauvages; ce n'étoient pas des brigands, qui ramaſſés de toutes parts, s'armoient contre les villes où l'on n'avoit pas voulu d'eux pour citoyens. C'étoient des hommes induſtrieux, qui cherchoient un pays où il leur fut permis de jouir des fruits de leurs talens.

Les auteurs ne s'accordent pas ſur le tems où Carthage fut fondée. Les uns veulent que ce ſoit 142 ans avant Rome, d'autres 65 ſeulement ; & entre ces deux opinions, il y en a pluſieurs encore, qui different toutes de quelques années. Mais l'intervalle de 65 à 142 eſt peu de choſe pour nous, qui cherchons moins des dates, que des faits inſtructifs. Nous ſuppoſerons ſeulement que la fondation de Carthage répond au tems où Lycurgue donna ſes loix, c'eſt-à-dire, à l'année 885, avant J. C. Si c'eſt une erreur, elle n'eſt pas grande. Elle liera cet évènement à une époque que nous connoiſſons déjà, & ce ſera un

ſecours pour notre mémoire.

Didon acheta le ſol, ſur lequel elle bâtit Carthage, & s'aſſujettit à payer un tribut aux Africains qui le lui vendirent. Il ſe peut, comme on le dit, qu'elle ſe ſoit établie ſans obſtacle; car dans ces ſiècles où l'hoſpitalité étoit ſur-tout la vertu des nations pauvres, autant les peuples faiſoient la guerre avec férocité, autant ils ſe montroient humains, lorſqu'on n'employoit pas la violence contr'eux. D'ailleurs les Africains, qui ne s'adonnoient ni au commerce ni à la navigation, n'avoient aucun intérêt à défendre leurs côtes. Comme ils n'en faiſoient aucun uſage, ils n'avoient pas de répugnance à en abandon-

ner quelque partie ; & il eſt vraiſemblable, que voyant l'établiſſement d'une colonie nouvelle avec curioſité plutôt qu'avec jalouſie, ils étoient plus portés à concourir aux deſſeins de Didon, qu'à s'y oppoſer. Il ſe pourroit néanmoins que cette princeſſe n'eût été regardée comme la fondatrice de Carthage, que parce qu'elle augmenta conſidérablement cette ville ; car il paroît, que plus de trois ſiècles auparavant, des Phéniciens en avoient déjà jetté les premiers fondemens.

On ſait que, lors de la conquête du pays de Canaan par les Hébreux, Sidon ouvrit un aſyle aux Phéniciens ; & que leur ayant four-

ni des vaiſſeaux, elle forma pluſieurs établiſſemens pour ſon commerce. Elle répandit des colonies dans les iſles de la Méditerranée, ſur les côtes d'Afrique, ſur celles d'Eſpagne, & c'eſt à ce ſiècle que remontent la fondation d'Utique & celle de Cadix. Vers le tems de la guerre de Troye, les Phéniciens paſsèrent le détroit de Gibraltar, & fondèrent pluſieurs villes ſur les côtes occidentales de l'Eſpagne & de l'Afrique. Enrichis par le commerce, ils cultivèrent de bonne heure les arts; & toute la tradition dépoſe que les lettres, à leur naiſſance, leur durent au moins autant qu'elles pouvoient devoir aux Egyptiens

& aux Chaldéens. Plus libres que ces peuples, puiſque le commerce floriſſoit parmi eux, ils penſoient avec plus de liberté.

Tout étoit commun entre les Tyriens & les Carthaginois; la langue, les uſages, les loix, la religion, l'induſtrie, les arts & les ſciences. On ne peut donc pas douter que les Carthaginois n'aient eu des hiſtoriens, puiſque les Phéniciens en avoient eux-mêmes pluſieurs ſiècles auparavant. Cependant, les premiers tems de leur hiſtoire ſont tout à-fait inconnus. Les Romains qui ont détruit Carthage, ſemblent avoir voulu que cette ville ne fût comptée que parmi leurs conquêtes; & ils ont effacé tous les monumens

qui pouvoient nous apprendre ce qu'elle a été.

Les colonies tranſplantées ſur les côtes de la Grèce, ont été lentes dans leurs progrès. Il n'en a pas été de même de Carthage. Ses citoyens, plus induſtrieux, s'adonnèrent à la navigation & au commerce, avec d'autant plus de ſuccès qu'ils n'avoient qu'à marcher ſur les traces des Tyriens. Situés avantageuſement pour cultiver l'un & l'autre, c'eſt en ſe rendant puiſſans ſur mer qu'ils pouvoient le devenir dans le continent de l'Afrique, & tout concouroit à faire des Carthaginois un peuple commerçant. Dès le tems de Cyrus, ils étoient redoutables par leur ma-

rine. Un des plus anciens combats de mer, dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, eſt celui que leur flotte combinée avec celle des Etruſques, livra aux Phocéens d'Ionie, qui fuyoient la domination du roi de Perſe. Ceux-ci ſe flattèrent d'avoir remporté la victoire; mais leur perte fut ſi grande, qu'ils abandonnèrent Cirne, aujourd'hui l'iſle de Corſe. Forcés à ſe réfugier à Rhège, ils ſe réunirent enſuite à deux de leurs colonies qui s'étoient établies auparavant, l'une à Marſeille, & l'autre dans une petite iſle vis-à-vis de la Lucanie.

Il ne reſte aucune trace du premier gouvernement des Carthaginois. Il eſt vraiſemblable qu'il étoit monar-

chique, puiſque les Tyriens n'en connoiſſoient pas d'autre. Mais la monarchie ne ſubſiſtoit plus dans les ſiècles où nous commençons à connoître l'hiſtoire de Carthage. Auſſi haut que nous pouvons remonter, nous y voyons une république, dont nous ne ſaurions nous faire une idée exacte, & dont nous ignorons tout-à-fait les révolutions.

On ſe trompe, peut-être, quand on regarde comme des conquêtes, les premiers établiſſemens des Carthaginois dans les iſles de la Méditerranée & ſur les côtes d'Eſpagne. Dans les commencemens ils n'étoient pas ſoldats, & ils n'en ſoudoyoient point, c'étoient des mar-

chands qui abordoient par-tout où ils pouvoient faire des échanges avec avantage. Ils avoient appris à Tyr que les peuples d'Eſpagne, ſans arts & ſans connoiſſances, avoient en abondance de l'or & de l'argent, & n'attachoient aucun prix à ces métaux Ils allèrent donc, à la ſuite des Tyriens, offrir aux Eſpagnols des choſes de peu de valeur, & ils en rapportèrent de l'or & de l'argent. Ces richeſſes n'étoient pas les ſeules que produiſoit l'Eſpagne. On en tiroit encore du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain; & cette branche de commerce n'étoit pas la moins conſidérable.

Les choſes n'ont de prix que

par l'uſage qu'on en fait. Les Eſpagnols gagnoient donc eux-mêmes aux échanges qu'ils faiſoient avec les Carthaginois. Il étoit par conſéquent de leur intérêt de les attirer chez eux; & il eſt vraiſemblable, que bien loin de s'oppoſer à leur établiſſement, ils offroient de leur vendre des terres, ou que même ils leur en abandonnoient. Voilà comment Carthage établit des colonies chez les peuples qui recherchoient le commerce avec l'étranger. Il lui fut auſſi facile d'en établir chez les nations ſauvages, qui ſe refuſant à toute eſpèce de commerce ſe retiroient dans leurs bois & dans leurs montagnes, lorſque des étrangers abordoient ſur leurs côtes.

C'eſt par les commerçans de Tyr & de Carthage, que l'orient communiquoit avec l'occident. Ils étoient les commiſſionnaires de toutes les nations, & ils gagnoient ſur toutes. Ils pouvoient faire ce commerce ſans ſe nuire. Ils ſe donnoient même du ſecours; car Tyr & Carthage, par leur ſituation, ſervoient d'entrepôt l'une à l'autre. La concurrence n'élevoit point de guerres entre ces villes; & on remarque qu'elles ont toujours été fort unies. La colonie n'oublia jamais la métropole, d'où elle tiroit ſon origine. Toutes les années elle y envoyoit des préſens & elle y faiſoit offrir des ſacrifices aux dieux tutelaires des deux peuples.

Enrichis par le commerce avec autant de promptitude que de facilité, les Carthaginois eurent de bonne-heure des flottes & des ſoldats. Alors trop reſſerrés dans les terres qu'ils avoient achetées, ils armèrent contre les Maures, les Numides & les Africains; ils s'affranchirent du tribut qu'ils payoient, & ils firent des conquêtes en Afrique. On peut conjecturer que les colonies entreprirent auſſi de s'agrandir, & que par conſéquent, ils eurent des guerres par-tout où ils avoient fait des établiſſemens.

Les nations contre leſquelles ils avoient à combattre, ſans être puiſſantes, paroiſſoient difficiles à ſubjuguer. C'étoit une multitude

de petites cités, peu capables, à la vérité, de ſe réunir pour leur défenſe commune; mais toutes belliqueuſes, & toutes également jalouſes de leur liberté. Voilà ce qu'offroient l'Eſpagne, la Sicile & l'Italie, où les Carthaginois ont fait leurs premiers établiſſemens; & c'eſt ainſi que toute l'Europe étoit alors diviſée. Une victoire ne ſoumettoit donc qu'un petit canton. On trouvoit au-delà de nouveaux ennemis; & quelque ſupérieures que fuſſent les forces d'une colonie carthaginoiſe, elle ne pouvoit ſubjuguer les cités que les unes après les autres; & par cette raiſon, elle s'agrandiſſoit lentement.

De toutes ces guerres, les plus intéreſſantes pour les Carthaginois étoient celles qu'ils faiſoient en Afrique, où il leur importoit ſurtout de reculer leurs frontières. Ils étoient puiſſans lorſque leurs colonies paroiſſoient plutôt des entrepôts pour le commerce, que des places élevées pour ouvrir un pays à leurs armes.

Occupés de leur commerce, les Carthaginois n'avoient guère que des troupes mercenaires. Ils levoient des ſoldats en Afrique, en Eſpagne, en Italie, dans les iſles de la Méditerranée, dans les Gaules & dans la Grèce. Ils pouvoient avoir de grandes armées, parce qu'ils étoient riches, & que d'ailleurs l'en-

tretien des troupes n'étoit pas dispendieux, puiſqu'alors les choſes abſolument néceſſaires étoient à bas prix.

La guerre n'étoit pas encore un art. On la faiſoit avec plus de courage que de méthode. Le nombre par conſéquent décidoit du ſort des combats, & les grandes armées avoient ordinairement l'avantage. Les Carthaginois devoient donc avoir des ſuccès, & ils en eurent.

L'argent étoit pour eux le nerf de la guerre. Toujours en état d'acheter des troupes, ils pouvoient toujours réparer leurs pertes, & retomber ſur leurs ennemis avec de nouvelles forces.

Dans cette poſition, ils s'accoutumoient à juger de leur puiſſance par leurs richeſſes. Parce qu'ils ſoudoyoient de grandes armées, ils croyoient s'aſſurer la victoire. Ils ne comprenoient plus qu'ils duſſent éprouver des revers ; & rejettant ſur leurs généraux le mauvais ſuccès d'une campagne, ils les en puniſſoient.

La guerre qu'ils ont faite aux Grecs établis dans la Sicile, eſt la première dont l'hiſtoire ait conſervé les détails. Il y avoit ſans doute long-tems qu'ils avoient fait des établiſſemens dans cette iſle ; mais on n'en ſait pas l'époque. On voit ſeulement par le traité qu'ils firent avec Rome, l'année de l'expulſion

des rois, qu'ils avoient quelques places ſur la côte méridionale de la Sicile.

On les regardoit alors comme la principale puiſſance d'occident. Darius leur envoya des ambaſſadeurs, & leur propoſa de s'allier avec lui contre les Grecs; & ils conclurent ce traité avec Xercès, lorſque ce prince entreprit d'exécuter les projets de ſon père. Ils s'engagèrent à tomber avec toutes leurs forces ſur les Grecs de Sicile & d'Italie, pendant que Xercès marcheroit contre la Grèce.

CHAPITRE II.

De Carthage & de la Sicile, juſqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette iſle.

LA Sicile, la plus grande des iſles de la Méditerranée, a eu, comme la Grèce, des tems fabuleux qui ne ſont connus que des poëtes, & qu'on doit mettre parmi les tems inconnus. Les Leſtrigons & les Cyclopes ont paru aux Grecs en être les premiers habitans, parce que ce ſont les premiers que des relations fabuleuſes leur aient fait connoître. Mais ils n'ont entendu parler de cette iſle, que depuis la guerre de Troye, lorſque des

Troyens, qu'on dit avoir bâti Erix & Egeſte, s'y furent établis.

La Sicile qu'on nommoit Trinacrie, parce qu'elle eſt triangulaire, prit le nom de Sicanie des Sicaniens qui ſe diſoient naturels du pays, & qu'on croit Eſpagnols d'origine, parce qu'il y a en Eſpagne un fleuve qu'on nommoit Sicanus. Dans la ſuite, les Siciliens, venus d'Italie, s'emparèrent d'une grande partie de cette iſle, à laquelle ils donnèrent leur nom, & forcèrent les Sicaniens à ſe retirer dans la partie méridionale.

Ces commencemens ſont très-obſcurs. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que dans les tems où la navigation n'étoit pas connue, les

peuples d'Italie ont ſeuls pu paſſer en Sicile.

Il ſemble que la première peuplade, auſſi-tôt qu'elle y arriva, dut naturellement ſe diſperſer ſous différens chefs. Chacun s'établit dans le lieu qui lui convenoit; & il ſe forma pluſieurs cités, qui ſe gouvernèrent ſéparément.

Ces cités étoient autant de petites monarchies, qui, ayant une origine commune, s'intéreſſoient les unes aux autres, & paroiſſoient former une eſpèce de confédération. Plus ou moins unies, tant qu'elles conſervèrent le ſouvenir de leur origine, il eſt vraiſemblable qu'il ne fut jamais en leur pouvoir de ſe gouverner par les mêmes magiſtrats,

giſtrats, & de ne faire toutes enſemble qu'une ſeule république. Il en a été d'elles, comme des cités que nous avons vues dans la Toſcane, dans le Latium, & dans toutes les parties de l'Europe que nous avons obſervées.

Cette forme de gouvernement ouvroit leur pays à l'étranger. De nouvelles peuplades pouvoient donc s'y établir facilement ; & par conſéquent, la Sicile a dû être expoſée à bien des révolutions.

Elle eſt ſituée ſi avantageuſement pour le commerce, qu'on ne peut pas ſuppoſer que les Phéniciens aient négligé d'y envoyer des colonies. Il eſt même très-vraiſemblable qu'ils s'y ſont établis avant

la guerre de Troye, puiſque dès-lors ils naviguoient déjà juſques dans l'Océan. Les Grecs n'y ſont venus qu'après les Carthaginois. Ils y apportèrent la démocratie, l'amour de la liberté, les talens, & ils y firent fleurir les arts & les ſciences. Ils s'emparèrent d'une grande partie des côtes, & ils chaſsèrent dans l'intérieur les anciens habitans, c'eſt-à-dire, les Sicaniens & les Siciliens.

Leurs premières colonies arrivèrent en Sicile, vers le tems de la fondation de Rome. Les Calcidiens d'Eubée fondèrent Naxe, Léontium & Catane. Archias de Corinthe bâtit Syracuſe; & les Mégariens ayant été reçus par Hiblon,

un des rois de Sicile, bâtirent Mégare, à laquelle on donna le nom d'Hibla. Nous avons vu que les Meſſéniens, chaſſés du Péloponèſe par les Spartiates, s'établirent dans la ville de Zangle, à laquelle ils donnèrent leur nom. Une de leurs colonies fonda Himère. Les Syracuſains fondèrent Acre, Caſmène, Caramine & Géla. Une colonie ſortie de cette dernière ville, bâtit Agrigente; & une autre ſortie d'Hibla, fonda Sélinonte. Telles étoient les villes grecques de la Sicile.

Syracuſe a été la plus floriſſante. Mais il n'eſt pas poſſible de développer les cauſes de ſon agrandiſſement, & nous n'en pouvons

commencer l'hiſtoire qu'au règne de Gélon, tems où elle ſe mêla avec celle de Carthage.

Cléandre, tyran de Géla, ayant été aſſaſſiné par un Gélois, laiſſa la couronne à Hippocrate, ſon frère. Celui-ci donna le commandement de ſes troupes à Gélon. Ce général étoit d'une famille que la ſacrificature rendoit reſpectable, & avoit un mérite qui le fit plus reſpecter encore. Il ſoumit pluſieurs peuples, enleva Camarine aux Syracuſains, & ſe fit par une ſuite de ſuccès, une réputation brillante.

Hippocrate en mourant, laiſſa deux fils qui ne lui ſuccédèrent pas. Un peuple jaloux de ſa liberté, ne

s'accoutume point à regarder la couronne comme un bien héréditaire. Le courage & les talens ſont à ſes yeux des droits ſupérieurs à ceux de la naiſſance. Gélon fut roi.

Sur ces entrefaites, quelques citoyens de Syracuſe avoient été bannis par une faction. Il s'en déclara le protecteur, & marcha pour les faire rentrer dans leur patrie. Les Syracuſains ouvrirent leurs portes, vinrent au-devant de lui, reçurent les bannis, & l'invitèrent lui-même à les gouverner. S'il avoit dû juſqu'alors des conquêtes à ſes armes, il dut cette dernière à ſes vertus. C'étoit le vrai moyen de les conſerver toutes. Syracuſe de-

vint pendant ſon règne une puiſſance formidable.

Il régnoit depuis dix ans, lorſqu'Athènes & Lacédémone lui demandèrent du ſecours contre Xerçès qui menaçoit la Grèce. Il paroît qu'auparavant il avoit été en guerre avec les Carthaginois, & qu'il avoit inutilement eu recours aux Athéniens & aux Spartiates. Il leur offrit néanmoins deux cens galères, vingt mille hommes de pié, deux mille chevaux, deux mille hommes de trait, & deux mille frondeurs. Il s'engageoit même à faire les frais de la guerre; mais il vouloit le commandement en chef de toutes les troupes. Cette propoſition ayant été rejettée, il

ſe relâcha, & conſentit à ne commander que la flotte ou l'armée de terre. Il jugeoit que les Athéniens & les Spartiates devenant ſes alliés, devoient être ſous ſes ordres, parce qu'il fourniſſoit plus de troupes qu'aucun de ces deux peuples. Cette façon de penſer qui n'eſt pas toujours juſte, l'étoit de la part de Gélon, digne en effet de commander. Les Grecs répondirent qu'ils avoient beſoin de ſoldats, & non de généraux.

Gélon, inquiet ſur le ſuccès qu'auroit l'entrepriſe des barbares, fit partir trois vaiſſeaux chargés de magnifiques préſens, & ordonna à Cadmus, à qui il les confia, de faire hommage de ces tréſors à

Xercès, ſuppoſé que ce roi fût vainqueur. Cadmus rapporta toutes ces richeſſes à Gélon; & Hérodote l'en loue. C'étoit lui faire un mérite de n'avoir pas commis la plus baſſe infidélité. Il y a dans la vie de Cadmus un trait plus digne d'éloge. Affermi ſur le trône dans l'iſle de Cos, il abdiqua la couronne, parce que ſes pères l'avoient mal acquiſe.

Il paroît qu'en Sicile on n'avoit aucune connoiſſance du traité de Xercès avec les Carthaginois; car les écrivains ſiciliens, ſelon Hérodote, aſſuroient que Gélon étoit réſolu de donner du ſecours aux Grecs, & qu'il eût même ſervi ſous leurs généraux, ſi dans ces cir-

conſtances les Carthaginois n'euſſent pas porté la guerre en Sicile.

Ils y avoient été appellés par Térillus, tyran d'Himère, qui avoit été dépouillé par Théron, tyran d'Agrigente. Celui-ci, d'une ancienne famille de la Grèce, deſcendoit de Cadmus. Il étoit allié de Gélon, à qui il avoit donné ſa fille, & dont il avoit épouſé la nièce. Le roi de Syracuſe, qui arma pour ſon beau-père, leva cinquante mille hommes de pié, & cinq mille chevaux.

Les préparatifs des Carthaginois étoient terribles. Amilcar partit avec une flotte de deux mille vaiſſeaux de guerre, de trois mille de tranſport, & de trois cens mille

hommes de débarquement. Il deſcendit à Panorme, & mit le ſiège devant Himère.

Il ne faut pas que cette armée nous étonne. Il n'en eſt pas de Carthage ainſi que de Rome. Comme elle pouvoit faire des recrues dans tous les pays où elle étendoit ſon commerce, elle avoit des ſoldats avec de l'argent, & elle ne l'épargnoit pas, perſuadée que les ſuccès ſuivent les grandes armées. Ces marchands penſoient là-deſſus comme Xercès; ils ſe trompèrent de même.

Amilcar avoit formé deux camps; dans l'un étoient ſes vaiſſeaux de ligne, qu'il avoit tirés ſur le rivage, & qu'il faiſoit garder par ſes

troupes de mer; dans l'autre étoient les troupes de terre. Il les avoit tous deux parfaitement bien retranchés; car il paſſoit pour le plus grand capitaine des Carthaginois. Mais il n'y a point de retranchement contre le courage, quand la ſageſſe le guide, & que la préſence d'eſprit ſaiſit le moment d'agir.

La cavalerie de Gélon ſe préſenta au premier camp, à-peu-près dans le tems que l'ennemi attendoit un pareil corps qu'on lui envoyoit de Sélinonte. Cette troupe pénètre comme amie, poignarde Amilcar qui faiſoit un ſacrifice, & met le feu à la flotte. Voilà ce que fit le ſtratagême. Le courage

força le ſecond camp, & mit trois cens mille hommes en déroute. Une moitié périt dans le combat ou dans la fuite ; l'autre porta les fers. Jamais victoire n'éleva des trophées ſur tant de morts & ſur tant de priſonniers. Il n'échappa qu'une vingtaine de vaiſſeaux qui ſe trouvèrent par haſard en mer. Mais battus par la tempête, ils furent ſubmergés. A peine ſe ſauva-t-il quelques matelots pour porter à Carthage cette nouvelle ſi inattendue & ſi funeſte.

Tous les tyrans de Sicile, ceux ſur-tout qui avoient été juſqu'alors les plus oppoſés à Gélon, recherchèrent ſon amitié ; & les Carthaginois qui crurent déjà le voir

à

à leurs portes, ſe hâtèrent de lui demander la paix. Ils l'obtinrent. Une des conditions fut qu'ils n'offriroient plus de victimes humaines à leurs divinités. Il eſt beau de vaincre quand on impoſe de pareilles loix aux vaincus. Dans ce traité, Gélon étoit au-deſſus de ſa victoire.

Il n'avoit pas oublié le danger où étoit la Grèce, & il y vouloit conduire une puiſſante armée, dût-il ſervir ſous les ordres d'un Spartiate ou d'un Athénien. Dans cette circonſtance, il apprit la victoire de Salamine. N'ayant plus alors de motif pour prendre les armes, & ſe ſentant des talens dans la paix comme dans la guerre, il préféra

les plus eſtimables aux plus briſ-lans, & il s'occupa du bonheur de ſes ſujets.

Il voulut s'aſſurer de l'amour des Syracuſains, ou plutôt il voulut ſe procurer une occaſion d'en jouir. Dans cette vue, il convoqua une aſſemblée générale, où il ordonna que tout le peuple ſe rendroit en armes. Il y parut lui-même déſar-mé, ſans ſuite, ſans appareil, & il rendit compte de ſa conduite. On imagine aiſément quels furent les effets de cette démarche. On entend les noms de bienfaiteur, de ſauveur, & toutes les acclama-tions d'un peuple heureux. Non-ſeulement, on lui confirma la puiſ-ſance; on arrêta encore, à ſa con-

ſidération, qu'après lui la couronne paſſeroit à ſes frères. Les Syracuſains néanmoins étoient idolâtres de leur liberté. Mais, quand les rois ſont juſtes, les peuples chériſſent les rois ; & quelque jaloux qu'ils ſoient de ſe gouverner eux-mêmes, ils aiment encore mieux être bien gouvernés.

On érigea une ſtatue à Gélon. On s'imagine peut-être, qu'on le repréſenta foudroyant les Carthaginois. Non ; on le repréſenta ſeulement en habit de ſimple citoyen, tel qu'il avoit paru dans l'aſſemblée du peuple. C'eſt ainſi que les Syracuſains louoient leur roi, & que leur roi aimoit à être loué.

Gélon, déſirant d'attirer les étran-

gers dans ſes états, donna les droits de citoyen à dix mille. Cependant ce n'étoit pas aſſez pour lui que ſon peuple fût nombreux; il vouloit encore qu'il s'occupât, & qu'il s'endurcît au travail & à la fatigue. Il donnoit des ſoins particuliers à l'agriculture. On le voyoit ſouvent ſe promener dans la campagne, & préférer la converſation de ſes laboureurs à celle de ſes courtiſans. Il regardoit la couronne comme une obligation de défendre l'état, de rendre la juſtice, de protéger les foibles, d'encourager les talens utiles, & de donner à ſes ſujets l'exemple des vertus. Malheureuſement il mourut deux ans après ſa victoire. Il fut enterré ſans

pompe, comme il l'avoit ordonné, ou plutôt ſans dépenſe extraordinaire ; car c'étoit une grande pompe que les peuples en larmes, qui le ſuivirent juſqu'à ſon tombeau, à vingt milles de Syracuſe. Les Syracuſains élevèrent dans cet endroit un monument magnifique.

Les Carthaginois après avoir fait la paix avec le roi de Syracuſe, armèrent contre les Numides & contre les Cyrénéens. Cyrène avoit été fondé par Battus, Lacédémonien, plus de cent ans avant le règne de Gélon. On ne ſait point le détail de ces guerres.

Les hiſtoriens ne s'accordent pas dans les jugemens qu'ils portent ſur Hiéron, qui ſuccéda à Gélon, ſon

frère. Il parut rechercher les hommes de mérite, & il attira auprès de lui des poëtes, tels que Pindare & Simonide. D'ailleurs, il ne fit rien de remarquable. Il regna onze ans, & laiſſa la couronne à ſon frère Thraſybule, tyran cruel & ſanguinaire, qui força ſes ſujets à la lui ôter. Thraſybule ſe retira, après onze mois de règne, à Locres dans la grande Grèce.

A cette occaſion toutes les villes grecques ſecouèrent le joug de la tyrannie, & formèrent une confédération entr'elles pour aſſurer leur liberté. Une aſſemblée à laquelle chacune envoya ſes députés, ordonna qu'on éleveroit une ſtatue coloſſale à Jupiter Libérateur, &

que chaque année on célébreroit cet évènement par des ſacrifices & par des ieux.

Cette aſſemblée qui fit elle-même le choix des magiſtrats, donna l'excluſion aux étrangers, parce qu'elle les jugea plus faits pour obéir à des tyrans, que pour ſervir dans une république. Cette excluſion odieuſe les ſouleva. Syracuſe eut bien de la peine à les réduire Enfin toutes les villes confédérées ayant conſpiré contre eux, on les força de ſe retirer à Meſſine.

Tout parut alors tranquille. Mais bientôt après il naquit des troubles, ſur-tout à Syracuſe, & ce fut à cette occaſion qu'on imagina le pétaliſme. Les citoyens écrivoient

ſur une feuille d'olivier, le nom de celui dont ils craignoient le crédit, & il étoit banni pour cinq ans. Cet uſage écarta des affaires les plus honnêtes gens, livra la république aux hommes le moins capables de gouverner, & les déſordres vinrent au point, qu'on fut obligé d'abolir le pétaliſme.

A l'avantage de la ſituation, la Sicile joignoit la fertilité du ſol. La liberté donna l'eſſor à l'induſtrie. L'agriculture & le commerce furent plus cultivés que jamais, & les villes grecques devinrent floriſſantes en peu de tems.

Cependant les Siciliens proprement dits ne permettoient pas aux Grecs de jouir de la paix. Deucé-

tius, leur général, eut même des avantages ſur pluſieurs républiques, & particulièrement ſur Syracuſe. Mais lorſqu'il formoit de nouveaux deſſeins, une défaite ſuivie de l'abandon de ſes troupes, le laiſſa tout-à-coup ſans reſſources.

Dans ſon déſeſpoir, il oſa chercher ſon ſalut chez ſes ennemis mêmes. Il vient de nuit à Syracuſe; & s'étant rendu dans la place publique, il ſe proſterne aux pieds des autels, & offre au peuple ſa vie & ſon pays. Les Syracuſains pouvoient ſe venger; ils eurent la généroſité de lui pardonner. Jugeant que c'étoit aſſez de l'éloigner, ils l'envoyèrent à Corinthe pour y paſſer le reſte de ſes jours,

& ils lui assurèrent un revenu convenable. Mais le repos étoit trop opposé à son caractère. Il revint en Sicile dans l'espérance d'y former un nouvel établissement; & il y réussissoit déjà, lorsque la mort l'arrêta au milieu de ses succès.

Les Syracusains faisoient alors la guerre aux autres villes grecques. Une victoire remportée sur les Agrigentins, ne paroissoit plus laisser d'obstacle à leur ambition. Ils traitoient déjà leurs alliés avec hauteur, & ils se regardoient comme les maîtres de la Sicile. Plus un peuple est jaloux de sa liberté, plus son empire est tyrannique. Les Léontins qui se défendoient encore,

demandèrent du ſecours à la république d'Athènes.

Nous avons vu que les Athéniens ſe propoſoient la conquête de la Sicile, & que ce fut même par ce motif qu'ils ſe déclarèrent pour les Corcyréens contre les Corinthiens. Ils ſaiſirent donc le prétexte des ſecours qu'on leur demandoit, & ils équipèrent une flotte qui ſe montra dans les mers de Sicile. Mais comme leur deſſein ne pouvoit être ſecret, les Léontins qui ſe reprochoient de les avoir attirés, firent la paix avec Syracuſe; & les Athéniens en furent pour les frais de leur armement.

C'eſt environ douze ans après, que les Athéniens envoyèrent

une nouvelle flotte ſous les ordres de trois généraux, Alcibiade, Nicias & Lamarchus. Les Egeſtains, en guerre avec les Sélinontains que Syracuſe ſoutenoit, s'étoient engagés à ſoudoyer leurs troupes, & leur avoient promis les ſecours de pluſieurs villes. Mais Athènes ne devoit pas compter ſur de pareilles promeſſes.

Perſuadés que cette république, qui avoit été trompée quelques années auparavant, ne tenteroit pas une nouvelle entrepriſe ſur la Sicile, les Syracuſains ne prenoient aucunes meſures pour leur défenſe; & il eſt vraiſemblable que cette ſécurité leur eût été funeſte, ſi les ennemis, qui s'étoient raſſemblés

à Corcyre, ſe fuſſent hâtés de paſſer en Sicile.

Athènes, dans ſa confiance, avoit négligé de s'aſſurer des peuples de la grande Grèce. Tarente & Locres lui refusèrent leurs ſecours ; & Rhège, où la flotte s'arrêta, ſe déclara pour la neutralité. On avoit néanmoins compté ſur les habitans de cette ville, parce qu'ils étoient originaires de Calcide, ainſi que les Léontins, ennemis de Syracuſe.

Il s'agiſſoit de ſavoir par où on ouvriroit la campagne. Les généraux ne s'accordèrent pas. L'avis de Nicias fut de marcher à Sélinonte. Comme il avoit toujours été contraire à cette guerre, il vou-

loit ſe borner à rétablir la paix entre les Sélinontains & les Egeſtains.

Alcibiade qui avoit promis de plus grands ſuccès aux Athéniens, propoſoit de rechercher l'alliance des Siciliens, des Grecs, & ſurtout des Meſſéniens, dont la ville & le port ouvriroient la Sicile à de nouveaux ſecours. Il penſoit qu'il falloit avant tout, s'aſſurer de la plus grande partie des peuples de cette iſle, parce qu'alors on ſeroit maître de porter la guerre où l'on jugeroit à propos.

C'étoient-là des meſures qu'il auroit fallu prendre avant de partir d'Athènes, mais dès qu'on étoit à Rhège, il ne reſtoit plus d'au-

tre parti que d'attaquer promptement Syracuſe. C'étoit l'avis de Lamarchus; on ne le ſuivit pas.

La flotte fit voile pour la Sicile, & Alcibiade ſe rendit maître de Catane par ſurpriſe. C'eſt toute la part qu'il eut à cette expédition, qu'il avoit conſeillée. Il fut alors rappellé.

Après ſon départ, Nicias reſta ſeul chargé de la conduite de cette guerre, ſon collègue qui étoit pauvre étant peu conſidéré. On reprochoit à ce général de la timidité. Il eſt vrai qu'il étoit lent à ſe décider; mais il exécutoit avec courage tout ce qu'il entreprenoit. Il remporta une victoire, & il mit le ſiège devant Syracuſe.

Les Syracuſains députèrent aux Corinthiens & aux Spartiates, pour leur demander des ſecours & pour les engager à faire une diverſion. Alcibiade, qui étoit à Sparte, appuya les députés; ils obtinrent ce qu'ils demandoient; les Lacédémoniens portèrent leurs armes dans l'Attique, & envoyèrent à Syracuſe un corps de troupes ſous les ordres de Gilippe. Les Corinthiens ſe préparoient auſſi à ſecourir inceſſamment cette ville.

Cependant Syracuſe étoit bloquée. La flotte des Athéniens fermoit l'entrée du port; un mur de contrevallation, que Nicias avoit preſqu'achevé, alloit bientôt enfermer la ville du côté de la terre;

les peuples de Sicile commençoient à ſe déclarer pour les Athéniens ; ils apportoient l'abondance dans leur camp ; & les Syracuſains qui avoient été défaits dans pluſieurs ſorties, & qui ſouffroient beaucoup de la diſette, ſe voyoient ſans reſſources, ſi les ſecours de Sparte & de Corinthe ſe faiſoient attendre quelque tems.

Ils ſongeoient à capituler, & ils faiſoient déjà des propoſitions lorſque Gilippe arriva. Il avoit peu de vaiſſeaux, & Nicias auroit pu s'oppoſer à ſon débarquement ; mais aveuglé par ſes ſuccès, il affecta de le mépriſer. L'arrivée d'une flotte de Corinthiens acheva bientôt de rendre le courage aux aſſiégés.

Alors les choſes changèrent de face. Gilippe, qui eut l'avantage dans pluſieurs actions, ramena dans le parti des Syracuſains, pluſieurs villes de Sicile; & cependant les forces des Athéniens diminuoient d'un jour à l'autre. Nicias, qui avoit perdu ſon collègue dans un combat, écrivit à ſa république. Il repréſenta la néceſſité de rappeller l'armée, ou d'envoyer de nouveaux ſecours; il demanda ſur-tout, qu'on lui donnât un ſucceſſeur; ſon âge & ſa ſanté ne lui permettant pas de conſerver le commandement.

Les Athéniens nommèrent Eurimédon & Démoſthène pour remplacer Alcibiade & Lamarchus. Le premier partit ſur le champ avec

dix galères, & le ſecond attendit qu'on eût équipé une flotte qui devoit porter de plus grand ſecours. On conſerva le commandement à Nicias, & on arrêta, qu'en attendant les collègues qu'on lui envoyoit, il s'aideroit de Ménandre & d'Eutydème, deux officiers qui ſervoient dans ſon armée.

Cependant il avoit été chaſſé de pluſieurs forts. Avec des troupes inférieures en nombre & fatiguées, il étoit comme aſſiégé dans ſon camp, où les vivres n'arrivoient qu'avec beaucoup de difficulté. Dans cette ſituation, il ſe propoſoit de ne rien haſarder avant l'arrivée de Démoſthène. Ménandre & Euthydème, jaloux de ſignaler le tems

de leur commandement, ne furent pas de cet avis ; & ils le forcèrent d'accepter le combat que Gilippe leur offroit. Le Spartiate vouloit ruiner leur flotte avant qu'ils euſſent reçu de nouveaux ſecours. Il la ruina entièrement, & Démoſthène arriva le lendemain.

Cette guerre ne fut plus pour les Athéniens qu'une ſuite de revers. Ils perdirent ſur mer une ſeconde bataille, dans laquelle Eurimédon fut tué. Ayant enſuite tenté de ſe retirer par terre à Catane, ils furent pourſuivis par les ennemis, qui s'étoient ſaiſis de tous les paſſages. Ils combattirent avec courage juſqu'à la dernière extré-

mité ; mais enfin il fallut ſuccomber, & ils ſe rendirent à diſcrétion. Les Syracuſains usèrent de la victoire en barbares. Ils condamnèrent tous les Athéniens aux carrières ; & après avoir battu de verges les deux généraux, Nicias & Démoſthène, ils les mirent à mort. Telle fut la fin de cette guerre, dans laquelle Athènes perdit plus de quarante mille hommes.

CHAPITRE III.

De la Sicile & de Carthage, juſqu'à la mort de Denis l'ancien.

LES hoſtilités ayant recommencé entre Egeſte & Sélinonte, les Egeſtains, qui craignoient que Syracuſe ne les punît de leur alliance avec les Athéniens, demandèrent du ſecours aux Carthaginois, & allumèrent une nouvelle guerre, qui cauſa la ruine de pluſieurs villes.

Annibal petit-fils d'Amilcar, deſcendit en Sicile avec une puiſſante armée, & aſſiégea Sélinonte. Pendant que les Agrigentins & les Syracuſains faiſoient avec lenteur des

préparatifs pour ſecourir cette place, elle fut priſe d'aſſaut, & les habitans perdirent la vie ou la liberté. Il n'en échappa que deux mille ſix cens, qui ſe réfugièrent à Agrigente. Sélinonte fut détruite.

Himère ſubit un ſort plus barbare encore. Tous les habitans périrent. Annibal ne ſauva que les femmes & les enfans qu'il mit dans les fers. Au lieu même où Amilcar, ſon grand-père, avoit été tué, il fit égorger trois mille priſonniers, & il raſa la ville. Après avoir immolé tant de victimes aux mânes de ſon grand-père, il repaſſa la mer, & fut reçu à Carthage avec de grandes acclamations. Mais, ne frémit-on pas quand on voit

les dévaſtations que la guerre cauſe de toutes parts ? & la joie cruelle des conquérans ne fait-elle pas horreur ?

Les Carthaginois, qui ne doutoient plus de ſe rendre maîtres de toute la Sicile, levèrent bientôt une nouvelle armée. Annibal s'excuſoit ſur ſon âge, d'en prendre le commandement ; on lui donna pour collègue, un homme de ſa famille, Imilcon, fils d'Hannon. Les deux généraux firent le ſiége d'Agrigente, ville où l'on comptoit deux cens mille habitans.

La peſte ſe mit dans le camp, & Annibal en périt. Les Carthaginois crurent que les dieux les puniſſoient

niſſoient d'avoir démoli pluſieurs tombeaux, ils immolèrent un enfant à Saturne, & pour appaiſer Neptune, ils jettèrent pluſieurs victimes dans la mer. Cependant un des deux camps fut forcé par les Syracuſains, qui vinrent au ſecours des aſſiégés; & ſi l'autre eût été attaqué avec le même courage, les Carthaginois auroient été réduits à lever le ſiège. Les Agrigentins ſe défendirent juſqu'à ce que preſſés par la famine, ils n'eurent plus d'autre reſſource que d'abandonner leur ville. Ils ſe rendirent à Géla à la faveur de la nuit. Tous ceux qui reſtèrent furent livrés à la mort ou aux fers.

Agrigente cultivoit les arts de

luxe. C'étoit, après Syracuſe, la ville la plus opulente de toute la Sicile. Le temple conſacré à Jupiter Olympien renfermoit ſeul des richeſſes immenſes; il avoit trois cent quarante pieds de longeur, ſoixante de largeur, & cent vingt de hauteur. On peut juger par-là, de la magnificence de cette ville. Imilcon la ruina entièrement.

Toute la Sicile reprochoit aux Syracuſains la ruine d'Agrigente; on les accuſoit d'avoir manqué de diligence & de courage. Denis né dans un état obſcur, ſaiſit cette occaſion pour rendre ſuſpects les magiſtrats qui gouvernoient Syracuſe. Il les accuſa hautement de trahiſon. Il invectiva contre les

riches. Il déclama ſur la misère des pauvres. Il tint en un mot, le même langage que les tribuns tenoient à Rome ; & il conclut comme eux à donner l'autorité à des hommes tirés du peuple. On ſuivit cet avis, & Denis fut choiſi pour être le chef des nouveaux magiſtrats.

Les factions, qui diviſoient Syracuſe, en avoient exilé un grand nombre de citoyens, qui attendoient avec impatience l'occaſion de revenir dans leur patrie. Ils avoient leurs injures à venger, & ils devoient naturellement s'attacher à un chef qui leur offriroit les dépouilles de leurs ennemis. Denis travailla à leur retour.

Dans cette vue, il fit un état

des forces dont la république avoit beſoin, pour ſoutenir la guerre contre les Carthaginois; & lorſqu'il vit que le peuple ſe prêtoit avec peine aux nouvelles dépenſes auxquelles il paroiſſoit forcé, il propoſa, comme pour le ſoulager, le rappel des bannis; repréſentant qu'il étoit abſurde de faire venir à grands frais des troupes étrangères, lorſqu'on pouvoit avoir de meilleurs ſoldats dans des citoyens attachés à leur patrie. Les bannis furent rappellés.

Denis ſe fit enſuite une étude de rendre ſes collègues ſuſpects d'intelligence avec l'ennemi. On parloit ſourdement d'une conſpiration qu'ils tramoient, & il affec-

toit de ne point ſe trouver avec eux.

Comme les Carthaginois menaçoient d'ouvrir la campagne prochaine par le ſiége de Géla, les habitans de cette ville demandèrent du ſecours, & Denis y conduiſit deux mille hommes de pied & quatre cens chevaux.

Les richeſſes cauſoient, dans cette république, les mêmes déſordres que nous avons vu ailleurs, il y avoit alors deux factions cruellement animées l'une contre l'autre. Denis, conformément au plan qu'il s'étoit fait, ſe déclara pour les pauvres, & livrant à leur avidité les citoyens riches, il tint une aſſemblée, qui condamna ceux-ci

à mort, & qui confiſqua leurs biens. Les pauvres, qui s'étoient ſaiſis des dépouilles de leurs concitoyens, ne ſavoient comment reconnoître le ſervice que Denis leur avoit rendu. Ils vouloient le retenir à Géla, mais il leur promit de revenir bientôt avec de nouveaux ſecours.

A ſon arrivée à Syracuſe, le peuple qui dans le moment ſortoit du théâtre, lui demanda des nouvelles des Carthaginois. Ils ſe préparent à la guerre, répondit Denis, pendant qu'ici on vous occupe de jeux. Pourquoi demander, ajoutoit-il, ce que font les Carthaginois? Les vrais ennemis de la république ſont ces magiſtrats, qui

diſſipent en ſpectacles le tréſor public ; & qui, ſous prétexte de vous donner des fêtes, détournent à leur profit la paye des ſoldats. Mes collègues vendent la patrie. Il y a long-tems que je le ſoupçonnois, & je n'en puis plus douter ; Imilcon m'a fait faire à moi-même des propoſitions. Mais ſi je ne puis pas défendre la république contre des traîtres, au moins je ne veux pas qu'on puiſſe me ſoupçonner d'être leur complice. Je ne ſuis revenu que pour renoncer au commandement, & je déclare que j'abdique.

Ces diſcours répandirent l'alarme, & le peuple s'aſſembla. Il étoit naturel de commencer par faire le procès aux magiſtrats que

Denis accuſoit. C'eſt ce que ſes partiſans ne vouloient pas. Ils repréſentèrent qu'on ſeroit toujours à tems de les juger; que la guerre dont on étoit menacé, ne permettoit aucun délai; & qu'il falloit ſe hâter de donner un chef à la république. Le choix tomba ſur Denis, à qui le peuple confia toute l'autorité.

A peine les Syracuſains furent revenus à eux-mêmes, qu'ils reconnurent qu'ils venoient de ſe donner un maître. Leur inquiétude commençoit à ſe montrer. Denis, pour en prévenir les ſuites, prit une garde ſous prétexte que des ennemis du bien public avoient voulu attenter à ſes jours.

Alors Imilcon assiégeoit Géla. Denis tenta, ou parut tenter de faire lever le siège. On l'accusa du moins de trahison pour n'avoir pas réussi. Sa cavalerie qui le dévança, répandit ces soupçons dans Syracuse, pilla son palais, insulta sa femme. Mais le tyran arrivant bientôt avec d'autres troupes, immola les révoltés à son ambition, & joignit à ces victimes les citoyens qu'il jugea lui être contraires; tout ce qu'il fit dans son expédition de Géla, fut de favoriser la retraite des habitans qui abandonnèrent leur ville. Ceux de Camarine, craignant d'être assiégés, se retirèrent aussi avec les effets qu'ils purent emporter. Les fugitifs de ces

deux villes trouvèrent un aſyle chez les Léontins. Tout ce qui ne put pas fuir, fut égorgé.

Sur ces entrefaites, la peſte ayant enlevé une partie de l'armée des Carthaginois, Imilcon fit des propoſitions de paix, que Denis accepta. Par le traité, Carthage acquit le territoire des Sicaniens, de Sélinonte, d'Agrigente & d'Himère.

Les citoyens de Géla & de Camarine eurent la permiſſion d'habiter ces villes, moyennant un tribut. Les Léontins, les Meſſéniens & les Siciliens, proprement dits, furent déclarés libres & indépendans; & Carthage reconnut Denis pour ſouverain de Syracuſe.

Maître dans ſa patrie, ce tyran

diſpoſa de tout en deſpote. Il diſtribua les meilleures terres à ſes ſoldats & à des étrangers. Il accorda les droits de cité à des eſclaves ; & prenant contre ſes ſujets les précautions qu'on prend contre des ennemis, il fortifia le quartier de la ville dans lequel il bâtit ſon palais, & il en donna les maiſons aux créatures intéreſſées à ſa fortune. C'étoit une iſle qui communiquoit au continent par un pont ; elle étoit au midi, & par ſa ſituation, elle le rendoit maître des deux ports. On la nommoit Ortyge ou l'iſle.

Après avoir pris des meſures ſi différentes de celles de Gélon, il tenta de ſubjuguer les peuples qui

avoient donné du ſecours aux Carthaginois, & il marcha contre Herbeſſe. Mais à peine ſes ſujets ont des armes, qu'ils les tournent contre lui. Forcé de revenir à Syracuſe, il y eſt pourſuivi par les troupes. Le ſoulèvement eſt général; on l'aſſiège dans la citadelle qu'il a bâtie, & on met ſa tête à prix.

Dans cette extrémité, il dépêcha un courier aux Campaniens qu'Imilcon avoit laiſſés en Sicile, & il leur fit des offres capables de les faire venir à ſon ſecours. Cependant, pour ralentir les efforts des aſſiégeans, il feignoit de vouloir renoncer à la tyrannie, & il paroiſſoit ne demander que la permiſſion

miſſion de ſe retirer. Les Syracuſains, ſe croyant déjà libres, commençoient à ſuſpendre les attaques. Ils ne veilloient point à la garde de la ville, parce qu'ils ne ſavoient pas que les Campaniens approchoient. Ceux-ci étant donc entrés ſans trouver de réſiſtance, ſe rendirent maîtres de Syracuſe, & tout le peuple ſe ſoumit au tyran.

Pour prévenir de nouveaux ſoulèvemens, Denis ajouta encore des fortifications à la citadelle de l'iſle. Il équipa un grand nombre de vaiſſeaux; il prit à ſa ſolde de nouvelles troupes étrangères; & il ſe ſaiſit de toutes les armes des citoyens.

Raſſuré contre ſes ſujets, il re-

prit ſes projets de conquête. Il lui importoit de s'attacher les ſoldats par l'eſpoir du butin, & d'occuper au dehors les Syracuſains, afin de les diſtraire de la perte de leur liberté.

Il ſe rendit maître par trahiſon de Catane, de Naxe, & de quelques autres villes. Il eut même la barbarie de vendre des citoyens qu'il n'avoit pas eu la gloire de vaincre. Les Léontins épouvantés, ſubirent le joug, & il les tranſporta à Syracuſe.

Parce que les Grecs, qui fuyoient la tyrannie, ſe réfugioient dans les villes que Carthage conſervoit ſous ſa domination; il arma contre cette république, comme ſi l'unique

moyen de s'attacher ſes ſujets eût été de leur ôter tout aſyle. Il fit des préparatifs étonnans ; il remplit la ville d'ouvriers qu'il avoit fait venir de Grèce & d'Italie ; & qu'il encourageoit par ſa préſence & par ſes bienfaits. On fabriqua une grande quantité d'armes de toute eſpèce. On conſtruiſit des galères à trois rangs de rames & à cinq. En peu de tems, Syracuſe eut une flotte de plus de trois cens vaiſſeaux. Une forte paye attira de toutes parts des matelots & des ſoldats.

Denis n'ignoroit pas combien il avoit beſoin d'intéreſſer à ſes ſuccès les peuples de Sicile, & ſurtout les Syracuſains. Il affecta des

manières populaires. Il ſe montra affable, bienfaiſant, & ne parut occupé qu'à faire oublier la conduite, qui juſqu'alors l'avoit rendu odieux.

Pour faire entrer dans ſes vues les Meſſeniens, dont la ville ouvroit la Sicile aux ſecours de la Grèce, il leur donna des terres qui étoient à leur bienſéance. Il envoya des ambaſſadeurs à ceux de Rhège; & leur témoignant la conſidération qu'il avoit pour eux, il leur demanda en mariage une fille de leur ville. Cette négociation ne réuſſit pas; on ne lui offrit que la fille du bourreau. Il n'oublia pas cette injure. Les Locriens, à qui il fit la même demande, lui ac-

cordèrent Doride, fille d'un de leurs premiers citoyens. Il épouſa en même tems Ariſtomaque, ſœur de Dion, & fille d'Hipparinus, le plus puiſſant citoyen de Syracuſe. Comme cette polygamie, qui étoit ſans exemple, pouvoit devenir une ſource de diſſention par la jalouſie de ces deux femmes, Denis ne marqua aucune préférence, & parut les aimer également. Les Syracuſains cependant vouloient qu'Ariſtomaque fût préférée. Mais Doride eut l'avantage de donner la première un fils au roi.

Dion eut beaucoup de crédit à cette cour; il ſut plaire, quoiqu'il eût l'ame élevée, & qu'il ne cachât pas ſa haine pour la tyran-

nie. *Vous régnez*, diſoit-il à Denis, *& on ſe fie à vous à cauſe de Gélon ; mais à cauſe de vous, on ne ſe fiera plus à perſonne.* Rempli des maximes de Platon, dont il étoit devenu l'ami & le diſciple, il eut la ſimplicité de croire que les diſcours de ce philoſophe feroient ſur le tyran la même impreſſion qu'ils avoient faite ſur lui. Nous avons vu combien il ſe trompa.

Il ſemble que les peuples n'avoient pas encore appris à s'obſerver. Sans précaution contre l'ambition de leurs voiſins, ils étoient preſque toujours pris au dépourvu. Les Carthaginois n'auroient pas dû ignorer les préparatifs du tyran de Syracuſe ; cependant ils commer-

çoient ſans méfiance dans toute la Sicile, lorſque les villes grecques ſe ſoulevèrent toutes à la fois contr'eux. On les aſſaillit dans leurs maiſons, ſur leurs vaiſſeaux, on pilla leurs biens, on les égorgea.

Cette trahiſon forçoit les villes grecques à ſe réunir contre l'ennemi commun, & c'eſt vraiſemblablement ce que Denis avoit en vue. Les Syracuſains ſe prêtoient d'autant plus volontiers à cette guerre, qu'elle pouvoit leur offrir l'occaſion de recouvrer la liberté. Mais la conjoncture étoit funeſte pour Carthage que la peſte venoit de ravager.

Denis ouvrit la campagne par le ſiège de Motia qu'il prit, &

qu'il livra au pillage. Il avoit quatre-vingts mille hommes de pié, & trois mille chevaux, deux cens galères, un grand nombre de vaiſſeaux chargés de vivres & de machines de guerre. La plus grande partie des villes qui étoient dans l'alliance des Carthaginois, ſe rendirent à ſon approche.

L'année ſuivante les Carthaginois débarquèrent à Palerme trois cens mille hommes ſous les ordres d'Imilcon. Cette armée étoit ſoutenue par une flotte de quatre cens galères qui côtoyoit la Sicile. Imilcon ſe rendit maître d'Erix par trahiſon. Il reprit Motia ; & ayant mis le ſiège devant Meſſine, il la força & la raſa entièrement. Il

marcha enſuite à Syracuſe, où Denis abandonné de la plus grande partie de ſes troupes, s'étoit retiré. Il parut devant cette place, lorſque ſa flotte, qui avoit défait celle des Syracuſains, entroit dans le port. Mais il ne ſut pas profiter de l'alarme que ſon arrivée avoit répandue, & le ſiège traîna en longueur.

La fortune changea. La flotte des Carthaginois fut entièrement défaite; la peſte ſurvint dans leur camp; bien loin de pouvoir continuer le ſiège, ils ſe trouvèrent trop foibles pour ſe défendre; & il y avoit du danger pour eux à faire une retraite. Imilcon, n'ayant de reſſources que dans la paix, fut

donc réduit à recevoir la loi. Il obtint la permiſſion de ſe retirer avec les Carthaginois, qu'il embarqua ſur quarante vaiſſeaux; & il fut obligé d'abandonner à la diſcrétion du tyran de Syracuſe, les Africains qui ſervoient dans ſon armée, les Siciliens & toutes les troupes étrangères. On attribua ſes mauvais ſuccès à la profanation des temples & des tombeaux qu'il avoit démolis pour fortifier ſon camp. Il ruina entr'autres le tombeau de Gélon.

Lorſque les Africains apprirent que leurs compatriotes avoient été abandonnés, ils ſe ſoulevèrent & marchèrent contre Carthage, au nombre de plus de deux cens mille.

Les Carthaginois crurent que Cérès & Proſerpine les armoient, parce qu'Imilcon avoit pillé les temples de ces divinités, adorées chez les Syracuſains comme chez tous les Grecs, & inconnues juſqu'alors à Carthage. Ils leur élevèrent des autels, leur donnèrent pour prêtres les citoyens les plus diſtingués, leur offrirent des ſacrifices; ils n'oublièrent rien pour ſe les rendre favorables. Cependant l'armée nombreuſe des Africains, ſans proviſions, ſans machines de guerre & ſans chef, ſe diſſipa comme elle s'étoit ramaſſée; & les Carthaginois s'imaginèrent devoir leur ſalut au nouveau culte qu'ils venoient d'inſtituer en l'honneur de

Cérès & de Proſerpine. Pendant le règne de Denis, ils firent encore ſur la Sicile pluſieurs tentatives, dont les détails ſont peu intéreſſans.

Il y avoit long-tems que Denis attendoit le moment de tirer vengeance de l'outrage que les habitans de Rhège lui avoient fait. Il y trouva plus de difficultés qu'il n'avoit prévu, car il eut à combattre contre une ligue puiſſante des peuples de la grande Grèce. Il recommença cette guerre à pluſieurs repriſes. Il la fit même d'abord avec peu de ſuccès, & il fut obligé de repaſſer en Sicile, où les Carthaginois avoient fait une deſcente. Mais ayant remporté une

victoire ſur les peuples ligués, il renvoya ſans rançon les priſonniers qu'il avoit faits ſur les alliés de Rhège. Par cette conduite, il diſſipa la ligue. Rhège abandonnée à ſes propres forces, ſuccomba, & il la traita cruellement.

Dans un des intervalles que lui laiſſa cette guerre, il envoya ſon frère Théoride aux jeux olympiques, jaloux d'y remporter le prix de la courſe des chars & celui de la poéſie. On admira la beauté des chevaux, la magnificence des chars, & la richeſſe des tentes ſous leſquelles on s'aſſembla pour écouter les vers. Dans les poëmes on n'admira rien. Les écuyers de ce prince n'eurent pas même un

heureux ſuccès; leurs chars, emportés au-delà de la borne, ſe brisèrent les uns contre les autres.

Denis aimoit les lettres; il recherchoit ceux qui s'y diſtinguoient; il ſe piquoit ſur-tout de cultiver la poéſie. Mais le goût des lettres, louable dans un prince qui les protège, devient un ridicule qui l'avilit, s'il ſe croit des talens qu'il n'a pas; & il lui eſt bien difficile d'éviter ce ridicule, parce que la flatterie ſemble ſe concerter avec ſon amour-propre, pour le lui donner. Or, Denis vouloit être flatté. Il avoit banni de ſa cour pluſieurs perſonnes, parce qu'il ſoupçonnoit qu'elles ne faiſoient pas cas de ſes vers; on l'accuſe

même d'en avoir condamné à mort ſous différens prétextes.

Quoique ce fût une néceſſité d'applaudir à ſes poëmes, le poëte Philoxène oſa lui parler avec franchiſe. Il fut envoyé aux carrières. Il eſt vrai que dès le lendemain, il recouvra la liberté à la ſollicitation de ſes amis. Il mangea même avec le roi; mais il entendit encore des vers, & il étoit le ſeul qui n'applaudît pas. Il ſe tut, juſqu'à ce que forcé de rompre le ſilence, il répondit, en regardant les gardes du tyran qui l'interrogeoit, *qu'on me remène aux carrières.* Denis rit de cette ſaillie. Il y en avoit néanmoins qu'il ne pardonnoit pas. Un jour qu'on parloit des différentes

ſortes d'airain, il demanda quel étoit le meilleur? *Celui*, répondit Amphion, *dont on a fait les ſtatues d'Harmodius & d'Ariſtogiton.* Ce mot lui coûta la vie.

Souvent dans ces ſiècles, le butin étoit pour les ſouverains, comme pour les peuples, le motif d'une entrepriſe. Dans une deſcente en Toſcane, Denis pilla un des temples de la ville d'Agille. Une autre fois, il pilla celui de Proſerpine chez les Locriens. Il commettoit les mêmes brigandages en Sicile, & il ſe propoſoit d'enlever les tréſors du temple de Delphes. Pour ſe préparer à cette entrepriſe, il établit des colonies en Italie ſur la côte qui regarde l'Epire, il s'allia des

Illyriens, & fit la guerre aux Moloſſes.

Enrichi par ſes pirateries, il réſolut de chaſſer de Sicile les Carthaginois ; il remporta ſur eux une victoire ; mais ayant été défait la même année, il fut forcé à céder de nouvelles places.

Quelques années après, une armée que les Carthaginois envoyèrent en Italie, au ſecours des Hipponiates, rapporta la peſte qui fit d'étranges ravages dans leur ville. La Lybie & la Sardaigne ſe ſoulevèrent. Ils firent rentrer l'une & l'autre ſous leur domination ; mais ils commençoient à peine à ſe rétablir, lorſque Denis arma de nouveau contr'eux.

Il n'eut aucun ſuccès dans cette guerre. Il s'en conſola par une victoire d'un autre genre. Les Athéniens donnèrent le prix à une tragédie qu'il fit repréſenter aux fêtes de Bacchus. Mais ſa joie fut courte, parce que dans les premiers tranſports il ſe livra à des excès de table dont il mourut. Il étoit dans la trente-huitième année de ſon règne.

Diodore de Sicile prétend qu'un oracle avoit marqué la mort de ce tyran, au tems où il auroit vaincu des adverſaires qui lui ſeroient ſupérieurs; & que Denis, jugeant que ces adverſaires étoient les Carthaginois, avoit plus d'une fois abandonné ſes avantages, &

s'étoit même laiſſé enlever la victoire. Il ſeroit bien étrange qu'il eût ſi ſouvent déclaré la guerre à des ennemis qu'il n'auroit pas oſé vaincre.

On a dit encore qu'il prenoit des précautions étonnantes pour ſa ſûreté ; qu'il portoit toujours ſous ſa robe une cuiraſſe d'airain ; qu'il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour ; que n'oſant livrer ſa tête au raſoir d'un barbier, il ſe faiſoit brûler la barbe par ſes filles ; qu'il s'enfermoit chez lui comme dans une priſon ; & que perſonne n'y entroit, ni ſon frère, ni ſon fils même, ſans avoir été fouillé. Mais il paroît que ce ſont-là des bruits répandus

par les Grecs en haine des Tyrans. Dès les commencemens de ſon règne, c'eſt à-dire dans le tems où l'on n'étoit pas encore accoutumé à la tyrannie, on l'a vu au milieu des ouvriers dont il avoit rempli Syracuſe. Pendant les guerres qui étoient fréquentes, il ſe montroit à la tête de ſes armées; & pendant la paix il ouvroit ſon palais aux gens de lettres, avec qui il vivoit familièrement. Il eſt impoſſible de concilier cette conduite avec les frayeurs continuelles dont on veut qu'il ait été tourmenté. Il étoit cruel, avide, pirate, brigand; mais il avoit ſans doute la confiance que donne le courage.

CHAPITRE IV.

De la Sicile & de Carthage, juſqu'à la mort de Timoléon.

DENIS, qu'on nomme l'ancien, laiſſoit en mourant une nouvelle génération, qui n'avoit pas connu la liberté. C'eſt pourquoi la couronne paſſa, comme un patrimoine héréditaire à ſon fils Denis, qu'il avoit eu de Doride, & qu'on ſurnomma le jeune.

Ce nouveau tyran aſſembla les Syracuſains, & les conjura d'avoir pour lui les bontés qu'ils avoient eues pour ſon père. On ſe flattoit d'être heureux ſous ſon règne, parce qu'il avoit dans le

caractère une nonchalance, qu'on prenoit pour la douceur. On en jugea différemment, lorſqu'on vit ſon oiſiveté, ſa molleſſe, ſes frivolités & ſes débauches. Dans la crainte que s'il acquéroit des talens, il n'acquît auſſi des amis, & qu'il ne fût tenté d'uſurper le trône, ſon père, à ce qu'on prétend, n'avoit rien négligé pour le tenir dans une profonde ignorance, & il y avoit réuſſi. Denis le jeune rechercha néanmoins les gens de lettres. Il étoit entouré de poëtes & de philoſophes qui le flattoient. Dès les premières années de ſon règne, Ariſtippe vint à ſa cour.

Denis aimoit la paix, parce qu'elle s'accordoit avec ſes goûts, & il

ſe hâta de la donner à la Sicile. Dion eût voulu le rendre vertueux ; mais ſes manières auſtères étoient un ſujet de raillerie pour les courtiſans, & d'ailleurs il paroiſſoit difficile qu'il gagnât la confiance du prince. On l'accuſoit d'avoir une préférence marquée pour les fils d'Ariſtomaque, ſa ſœur. On n'ignoroit même pas qu'il avoit parlé en leur faveur à Denis l'ancien. Puiſſant par ſes biens & par ſa naiſſance, allié du tyran dont il avoit épouſé la ſœur, Aréta, fille d'Ariſtomaque, il avoit trop d'avantages ſur les courtiſans, pour ne pas exciter leur jalouſie. Ils conſpirèrent ſa perte, & ſon zèle même ſervit à leur deſſein. Lorſque

la paix n'étoit point encore assurée avec les Carthaginois, il offrit d'armer & d'entretenir à ses frais cinquante galères à trois rangs de rames. Une pareille offre, qui montroit sa puissance, servit à le rendre suspect.

Il inspira néanmoins au tyran le désir de voir Platon, ou peut-être ne fit-il que réveiller en lui une curiosité que faisoit naître la célébrité de ce philosophe. Les courtisans qui redoutoient la présence du chef de l'académie, firent rappeller Philiste que Denis l'ancien avoit exilé. Homme d'esprit & versé dans les lettres, Philiste s'étoit fait une réputation par ses écrits. Il falloit qu'il eût de la considération;

tion ; puiſqu'il avoit contribué à l'élévation de Denis l'ancien. Flatteur des tyrans, il étoit l'ennemi de Dion ; il concerta avec les courtiſans les moyens de le perdre. Dion fut accuſé d'être d'intelligence avec les Carthaginois pour mettre ſur le trône le fils d'Ariſtomaque.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque Platon arriva. Il n'y changea rien. Peut-être ne fit-il qu'avancer la diſgrace de ſon ami. Dion fut banni de Sicile, & Platon ſe crut trop heureux d'obtenir quelque-tems après, la permiſſion de ſe retirer.

Denis qui recherchoit & craignoit tout à la fois les gens de lettres, parut plus empreſſé que jamais à les attirer,

ſongeant à réparer dans leur eſprit les torts qu'il avoit eus avec Platon. Peut-être avoit-il remarqué qu'ils flattoient mieux que les courtiſans. Il les admettoit dans ſa familiarité, moins parce qu'il aimoit les ſavans, que parce qu'il le vouloit paroître. On lui reproche de s'être cru le plus bel eſprit de ſa cour.

Cependant parce que Platon étoit abſent, il crut que ce Philoſophe lui manquoit. Il déſira de le revoir. Il employa tous les moyens pour l'engager à revenir, & Platon fit un troiſième voyage en Sicile. Accueilli, comme la première fois, il ſe flatta d'obtenir le rappel de Dion. Il en parla; mais il vit vendre les biens de ſon ami.

Bientôt après il douta s'il recouvreroit ſa liberté, & ſa vie même fut en danger. Ce fut à la ſollicitation des philoſophes pythagoriciens, qu'il obtint la permiſſion de retourner en Grèce.

Après ſon départ, Dion reçut encore une nouvelle injure. Aréta, ſa femme, fut forcée d'épouſer Timocrate, favori du tyran. Cependant Syracuſe, qui portoit impatiemment le joug, appelloit Dion à ſon ſecours. Toutes les villes grecques de Sicile, prêtes à ſe ſoulever, le ſollicitoient. Aſſuré de cette diſpoſition des eſprits, il n'héſita pas, ſoit pour ſe venger, ſoit pour affranchir ſa patrie, il réſolut de détrôner le tyran.

Denis paroiſſoit le prince le plus puiſſant de l'Europe. Il avoit quatre cens vaiſſeaux de guerre, cent mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux; & Syracuſe étoit la ville la plus grande, la plus riche & la mieux fortifiée de toutes celles des Grecs. Mais cette puiſſance appartenoit plus aux Syracuſains qu'au tyran qui n'étoit pas aimé.

Dion arriva ſur les côtes de Sicile, lorſque Denis étoit en Italie. Il débarqua près d'Agrigente, à Minoa, petite ville qui appartenoit aux Carthaginois, & dont le gouverneur étoit ſon ami. Il n'avoit que mille hommes, & cependant il arriva dans la place de Syracuſe à

la tête de cinquante mille. Les troupes du tyran ſe retirèrent dans la citadelle, & Timocrate, qui les commandoit, lui dépêcha un courier.

Cependant Dion aſſemble le peuple. Il lui déclare qu'il n'eſt venu que pour lui rendre la liberté ; il l'invite à ſe nommer des chefs ; & il eſt élu lui-même avec ſon frère Mégaclès.

Denis, qui revint peu de jours après, débarqua dans l'iſle Ortyge. Il entra d'abord en négociation ; il parut même vouloir abdiquer, & lorſqu'il crut avoir répandu la ſécurité, il fit une ſortie à la tête de toutes ſes troupes. Le combat fut vif ; Dion y reçut une bleſſure ;

cependant les Syracuſains eurent tout l'avantage, & forcèrent le tyran à ſe renfermer dans ſa citadelle.

Denis, dans l'eſpérance de diviſer ſes ennemis, reprit la négociation. Il ſe propoſoit, ſur-tout, de rendre Dion ſuſpect au peuple. La vertu auſtère du diſciple de l'académie n'étoit que trop propre à donner cours à des ſoupçons. Elle paroiſſoit hauteur, ambition de commander; & on appréhendoit que celui qui avoit vécu avec les tyrans, & qui leur étoit allié, ne haït la tyrannie que pour ſe venger du tyran.

Ces inquiétudes diviſoient les eſprits, lorſqu'Héraclide arriva du

Péloponèſe avec quelques vaiſſeaux. Il étoit un de ceux que Denis avoit exilés, & il paroiſſoit n'avoir d'autre intérêt que de ſe joindre à Dion, dont il ſe diſoit l'ami; mais en ſecret, il ne ſongeoit à l'écarter que pour ſe ſaiſir lui-même de l'autorité. Quoique ſans talens, il avoit les dehors qui en impoſent à la multitude. Il ſut donc ſéduire le peuple, & il obtint le commandement de la flotte.

Avant ſon arrivée, Dion lui-même avoit été déclaré généraliſſime des troupes de terre & de mer. On lui faiſoit donc une injure. Il s'en plaignit, & ayant eu aſſez de crédit pour ſe faire rendre ce commandement, il le

céda auſſi-tôt à Héraclide. Il comptoit par ſa généroſité s'attacher ce traître. Il auroit dû prévoir qu'il l'humilioit au contraire, & qu'il allumoit ſa jalouſie. En effet, Héraclide ne ſongea qu'à le traverſer en tout. Si Dion paroiſſoit écouter les propoſitions du tyran qui offroit de ſe retirer, Héraclide l'accuſoit de le vouloir ménager ; s'il ſe refuſoit à des propoſitions qu'il ne croyoit pas devoir accepter, il lui reprochoit de tirer à deſſein la guerre en longueur, afin de conſerver l'autorité.

Sur ces entrefaites, Philiſte qui venoit de l'Apulie avec pluſieurs galères fut entièrement défait, & ſe tua. Denis, qui ne comptoit plus

ſur aucun ſecours, paſſa en Italie, laiſſant dans la citadelle Appollocrate, ſon fils aîné, avec une garniſon.

Comme on faiſoit un crime à Héraclide d'avoir laiſſé échapper le tyran, il propoſa un nouveau partage des terres, afin de regagner la faveur du peuple. Peut-être avoit-il prévu que Dion s'y oppoſeroit, & que ce ſeroit une occaſion de le perdre. En effet, Dion par ſes oppoſitions, ſouleva contre lui les Syracuſains qui le dépoſèrent. Chaſſé, pourſuivi, il ſe retira chez les Locriens avec trois mille ſoldats étrangers qui lui reſtèrent fidèles.

Après ſon départ, tout changea.

Nipſius, que Denis envoyoit de Naples, apporta l'abondance dans la citadelle, au moment que manquant de tout, elle ſongeoit à ſe rendre. Ce général, dans une première ſortie, livra la ville au pillage; & dans une ſeconde, il mit le feu à différens quartiers; les Syracuſains reconnurent combien ils étoient devenus foibles, en perdant le ſeul chef capable de les conduire, & Dion fut rappellé. Alors les choſes changent encore; les troupes du tyran ſont vaincues, forcées de capituler, elles rendent la citadelle, & ſe retirent.

Les Syracuſains, qui devoient leur ſalut à Dion, avoient à réparer l'injure qu'ils lui avoient

ite ; & il paroît que dans cette conſtance, ce général auroit dû er devant le peuple Héraclide, i étoit la cauſe des dernières diſ- itions. Il falloit punir ce traître ; falloit au moins le mettre hors tat de troubler. On le conſeil- t à Dion, mais il aima mieux rdonner. C'étoit une imprudence. Cependant quoique Denis fût iſſé, les Syracuſains ne s'ap- cevoient pas qu'ils fuſſent li- s. En effet, Dion ne vouloit rétablir la démocratie. Il y ıvoit trop de vices, il ſongeoit nettre un frein à la multitude, l commença par caſſer le décret avoit ordonné un nouveau par- e des terres.

Cette démarche excita un mécontentement général. Héraclide, qui la blâmoit, remua de nouveau; & comme il parut assez puissant pour empêcher ce qu'il n'approuvoit pas, Dion permit d'assassiner cet homme qu'il n'avoit pas voulu punir par les loix. Ce fut une nouvelle imprudence. Le peuple regretta Héraclide, qu'il regardoit comme le protecteur de sa liberté, & crut avoir retrouvé dans Dion un nouveau tyran.

De nouvelles factions se formèrent. Callipse, Athénien, à qui Dion avoit donné sa confiance, lui offrit de se mettre à la tête des mécontens, pour être instruit de tout ce qui se trameroit, & pour l'en

l'en avertir. C'étoit un artifice. Il vouloit pouvoir remuer impunément. En effet, quelques jours après il aſſaſſina Dion. Ce ſcélérat ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime; chaſſé de Syracuſe au bout de treize mois, & ne trouvant d'aſyle dans aucune des villes de Sicile, il ſe retira à Rhège où il fut aſſaſſiné.

Les troubles, qui continuèrent pendant pluſieurs années, replacèrent Denis ſur le trône. Il le recouvra dix ans après l'avoir abandonné. Mais aigri par ſes malheurs, il en devint plus méfiant & plus cruel. Il obligea une partie de ſes ſujets de ſe mettre ſous la protection d'Icétas, Syracuſain, qui avoit

uſurpé la tyrannie à Léontium, & qui n'étoit pas moins odieux. En un mot, il fit naître une multitude de factions, & il excita un mécontentement général. Les Carthaginois qui entretenoient ces diviſions, armèrent. Ils ſe flattoient d'achever la conquête de la Sicile ; mais Syracuſe demanda du ſecours aux Corinthiens.

Corinthe conſervoit la haine des tyrans. Peu ambitieuſe d'étendre ſon empire, elle préféroit à cet avantage la gloire de donner la liberté. Qu'étoit-ce néanmoins que cette ville comparée à Carthage ? Quelle proportion y avoit-il entre les richeſſes de ces deux républiques, & entre les armées qu'elles

pouvoient mettre ſur pied? Mais la puiſſance conſiſte moins dans le nombre des hommes que dans le choix ; & chez un peuple libre tous ſemblent en quelque ſorte avoir été choiſis. Corinthe nomma Timoléon pour commander les troupes qu'elle envoyoit au ſecours des Syracuſains.

Grand capitaine, grand homme d'état, excellent citoyen, Timoléon prit Epaminondas pour modèle, & il lui fut facile de l'imiter. En lui, comme dans le Thébain, les vertus & les talens paroiſſoient plutôt des dons de la nature que des qualités acquiſes. Partiſan zélé de la liberté, il avoit ſacrifié à ſa patrie un frère

qu'il aimoit tendrement. Timophane, c'eſt ainſi qu'on nommoit ſon frère, uſurpa la tyrannie à Corinthe. Timoléon, qui lui avoit ſauvé la vie au péril de la ſienne, la lui ôta, ou du moins le fit poignarder en ſa préſence. Mais à peine l'eut-il immolé, qu'il ne vit plus dans la victime qu'un frère dont il ſe reprochoit la mort. Trop malheureux d'avoir ſervi Corinthe à ce prix, il vouloit mourir lui-même, & il fut difficile à ſes amis de lui faire abandonner cette funeſte réſolution. Depuis vingt ans, il vivoit retiré, & ne prenoit aucune part au gouvernement, lorſque les Corinthiens le choiſirent pour l'envoyer en Sicile. Il n'ac-

cepta cette commiſſion, que parce qu'il ne la pouvoit pas refuſer, après le ſacrifice qu'il avoit fait à la liberté. Il aborda à Rhège avec dix galères.

Icétas, alors maître de la plus grande partie de Syracuſe, aſſiégeoit l'iſle Ortyge, où Denis s'étoit renfermé. Il ſe propoſoit de partager la Sicile avec les Carthaginois dont la flotte fermoit le port de Syracuſe, & qui avoient débarqué dans l'iſle cinquante mille hommes. Il paroiſſoit difficile que Timoléon abordât quelque part; & s'il abordoit, on ne prévoyoit pas de quel ſecours il ſeroit aux Syracuſains; il n'avoit que mille ſoldats.

Les ambaſſadeurs d'Icétas, qui vinrent à Rhège avec vingt galères des Carthaginois, invitèrent Timoléon à s'en retourner à Corinthe, l'aſſurant que la guerre étoit ſur le point de finir, & lui déclarant qu'on ne lui permettroit pas de débarquer en Sicile avec des troupes. Timoléon, ſans paroître s'opiniâtrer, demanda ſeulement que la propoſition qu'on lui faiſoit, fût agitée devant les habitans de Rhège, qui étant amis des Corinthiens, pouvoient ſeuls l'autoriſer à prendre un parti ſi contraire à ſa deſtination.

Pendant que les orateurs ſe ſuccédoient dans la tribune, & qu'ils examinoient ſi Timoléon devoit

ou ne devoit pas aller en Sicile, il donnoit ſecrètement des ordres pour faire partir neuf des vaiſſeaux ; & lorſqu'il apprit qu'ils avoient mis à la voile, il s'échappa, monta ſur le dixième, arriva heureuſement à Tauromène où Andromachus qui commandoit dans cette place, le reçut. Cependant le peu de troupes qu'il avoit amené, n'invitoit pas les villes de Sicile à ſe déclarer pour lui. Laſſes de la guerre, elles paroiſſoient préférer la ſervitude à une liberté qu'elles ne ſe flattoient pas de recouvrer.

Sur ces entrefaites, Timoléon apprend qu'Icétas vient d'établir ſon camp aux pieds des murs d'Adra-

num. Il marche auſſitôt avec ſa petite troupe, ſurprend l'ennemi, le met en déroute, arrive par une marche forcée à Syracuſe, & ſe loge dans un des quartiers.

Ce premier ſuccès fit une révolution. Adranum & pluſieurs autres villes ſe déclarèrent pour les Corinthiens. Denis lui-même, voyant qu'il ne pouvoit manquer de ſuccomber ſous le nombre de ſes ennemis, préféra de ſe rendre à Timoléon, & lui livra la citadelle, où il y avoit deux mille hommes de troupes réglées, & une grande quantité d'armes de toute eſpèce. Ce tyran fut envoyé à Corinthe, où il devint l'objet des mépris d'un peuple libre, qui l'avoit précipité

du trône. Il y porta la nouvelle des ſuccès de Timoléon, qu'on ſavoit à peine être arrivé en Sicile. Ce général n'y étoit que depuis cinquante jours.

Ayant reçu de Corinthe un nouveau ſecours, il marcha à la tête de quatre mille hommes, contre Icétas, qui avoit réuni ſes forces à celles de Magon, général des Carthaginois. Trop foible contre les deux armées, il ſongea d'abord à diviſer les deux généraux, & il fit paſſer dans le camp ennemi quelques-uns de ſes ſoldats, qui faiſant honte aux Grecs de combattre pour livrer la Sicile aux barbares, rendirent Icétas même ſuſpect d'intelligence avec les Corinthiens. Ma-

gon qui ſe crut trahi, ſe retira & s'embarqua avec toutes ſes troupes. De retour à Carthage, il prévint par une mort volontaire, le ſupplice dont il étoit menacé, pour avoir ſi mal réuſſi dans ſon expédition.

Icétas reſté ſeul, fut défait une ſeconde fois, & renonça à tous ſes projets ſur Syracuſe. Alors Timoléon, ne voulant laiſſer aucun veſtige de la tyrannie, invita le peuple à raſer toutes les fortereſſes. On démolit juſqu'aux tombeaux des tyrans. On fit même le procès à leurs ſtatues. On ne conſerva que celle de Gélon, parce que ce roi avoit été citoyen, & on vendit toutes les autres. En même-

tems, Timoléon rétablit la démocratie, & travailla à un corps de loix avec Céphale & Denis qu'il avoit fait venir de Corinthe.

Les Carthaginois, peu faits pour conquérir des peuples qui ſavoient ſe défendre, firent un nouvel effort. Amilcar & Annibal débarquèrent à Lilibée avec plus de ſoixante-dix mille hommes. Mais Timoléon, quoiqu'il n'en eût que ſix à ſept mille, remporta ſur eux une victoire complète; & forçant Carthage à demander la paix, il fit la loi à cette république. Elle ne conſerva que les terres qui étoient au-delà du fleuve Halicus. Ceux qui les habitoient eurent même la liberté de s'établir ailleurs; & elle

abandonna les tyrans qu'elle avoit ſoutenus.

Les villes de Sicile recherchèrent à l'envi l'alliance de Syracuſe. Timoléon chaſſa tous les tyrans, il démolit leurs fortereſſes. Il envoya à Corinthe, Leptine, tyran d'Apollonie; & il punit de mort Icétas, coupable de trahiſon & de pluſieurs crimes.

Les guerres & les banniſſemens avoient fort diminué la population. Syracuſe étoit preſque déſerte, & il en étoit à-peu-près de même des autres villes. Timoléon en écrivit à Corinthe. Cette république toujours généreuſe donna tous ſes ſoins à repeupler la Sicile. Elle fit publier dans la Grèce & en Aſie, qu'elle déclaroit libres tous

les peuples de cette isle. Elle offrit d'y conduire à ses frais les Siciliens qui en avoient été bannis, & les étrangers qui voudroient s'y établir, & elle fournit des vaisseaux à plus de dix mille personnes qui s'embarquèrent pour Syracuse. Le concours fut grand. Les peuplades abordoient en Sicile de toutes parts. Il en arriva sur-tout d'Italie, & on prétend que la population de Syracuse s'accrut tout-à coup de quarante mille habitans. Timoléon donna des terres à tout le gouvernement, qui fit florir l'agriculture, le commerce & les arts, acheva de réparer les pertes que la Sicile avoit faites.

Après avoir assuré la paix & la

liberté, Timoléon abdiqua la puiſſance, perſuadé que c'eſt aux loix ſeules à gouverner des hommes libres. Devenu ſimple citoyen, il réſolut de paſſer le reſte de ſes jours chez le peuple qu'il venoit de ſauver; & les Syracuſains ne regardèrent pas cette préférence, comme le moindre de ſes bienfaits. On imagine leur empreſſement pour le voir, pour le montrer aux étrangers. On conçoit que ce grand homme attiroit tous les yeux ſur la Sicile & ſur lui. Quel ſpectacle en effet! La Grèce en ſervitude, l'Aſie menacée d'une grande révolution, l'Italie déchirée par des guerres continuelles; & cependant la Sicile jouit de la li-

berté & de la paix. Elle en jouit encore, lorſque par-tout ailleurs l'ambition porta le fer & le feu; & cette liberté & cette paix étoient l'ouvrage d'un ſeul homme.

Timoléon conſerva toute ſa conſidération juſqu'au dernier moment. Les Syracuſains n'entreprenoient rien ſans le conſulter. Invité aux aſſemblées, il y arrivoit au milieu des acclamations, & les acclamations le reconduiſoient chez lui. Simple citoyen, mais plus qu'un roi, il mourut regretté comme le père de la patrie, & reſpecté comme un dieu tutélaire. On décerna des jeux annuels en ſon honneur. Malheureuſement pour la Sicile, il ne la gouverna que pendant huit ans.

CHAPITRE V.

Conſidérations ſur le gouvernement de Syracuſe.

LA démocratie, orageuſe par ſa nature, ne l'a été nulle part autant que dans la république de Syracuſe. Eſſayons d'en retrouver les cauſes.

Les deux premiers ſiècles de cette république ſont très-obſcurs, & ſon hiſtoire, comme nous l'avons déjà remarqué, ne commence à être connue qu'au règne de Gélon. Alors gouvernés par un prince ſage, les Syracuſains paroiſſoient faits pour obéir à un monarque. Ils le crurent eux-mêmes; c'eſt

pourquoi ils renoncèrent à leur liberté, & ils assurèrent la couronne dans la famille de Gélon.

La tyrannie de Trasybule leur donna d'autres sentimens. En devenant libres, ils paroissoient faits pour l'être. Ils chassèrent les tyrans de plusieurs villes, & ils conservèrent leur liberté pendant près de soixante ans.

Nous ne savons pas exactement la forme que prit la démocratie à Syracuse, & dans les autres villes qui se liguèrent alors pour la liberté commune. Mais on peut juger que s'étant liguées contre les tyrans, elles portèrent toute leur attention à se garantir de la tyrannie. En effet, nous avons vu

qu'elles chaſsèrent les étrangers, & que le pétaliſme s'établit à Syracuſe. Il y a donc lieu de croire que la multitude s'arrogea la principale autorité.

Quoique la confédération de ces villes fût un obſtacle à la tyrannie, elle n'en étouffa pas le germe. Elles nourriſſoient chacune des citoyens qui aſpiroient ſecrètement à ſe ſaiſir de l'autorité. Il en naquit des troubles ; mais dans les commencemens, ces troubles mêmes aſſuroient la liberté de ces républiques, parce qu'ils les rendoient plus vigilantes. La guerre de Deucétius, qui ſurvint dans le tems où elles venoient de conjurer contre les tyrans, produiſit le même

effet, & les Athéniens, lorſqu'ils portèrent leurs armes en Sicile, firent ceſſer les diſſentions qui menaçoient la liberté des républiques de cette iſle.

Alors Syracuſe étoit la principale puiſſance, & elle paroiſſoit devoir ſoumettre toutes les autres à ſa domination. Mais la confiance que lui donnoient ſes richeſſes & ſes ſuccès, aveugloit la multitude qui la gouvernoit ; & dans une pareille conjoncture, il eſt difficile qu'une république conſerve ſa liberté. Lorſqu'elle eut triomphé des Athéniens, elle eut plus de confiance encore. Cependant le moment approchoit où elle devoit ceſſer d'être libre. Peu d'années

après, Denis uſurpa la tyrannie.

A Syracuſe comme à Rome, les dignités & les richeſſes étoient deux ſources de diſſentions. Les pauvres demandoient des terres, & les riches vouloient réſerver pour eux tous les honneurs. Les citoyens ambitieux pouvoient donc, dans l'une & l'autre de ces républiques, s'élever par les mêmes moyens. Les diſſentions néanmoins ne produiſoient pas à Rome les mêmes effets qu'à Syracuſe. C'eſt que les circonſtances avoient introduit dans ces deux républiques des mœurs & des uſages tout-à-fait différens.

Comme à Rome les richeſſes n'étoient qu'en fonds de terre, les citoyens les plus riches n'avoient

pas assez d'argent pour acheter les suffrages des autres, & par conséquent, les citoyens les plus pauvres ne pouvoient pas se vendre. Il n'en étoit pas de même à Syracuse, où le commerce avoit rendu l'argent fort commun. Nous avons vu que Dion pouvoit équiper & entretenir cinquante galères à trois rangs de rames. Comment une république conserveroit-elle sa liberté, lorsqu'elle a des citoyens si puissans ?

Rome n'armoit jamais que ses citoyens & ses alliés, parce qu'elle n'étoit pas assez riche pour soudoyer des soldats étrangers. D'ailleurs où les auroit-elle pris ? Elle n'étoit entourée que de peuples en-

nemis, auſſi jaloux de la liberté qu'elle pouvoit l'être elle-même.

Ayant pour ſoldats ſes citoyens, elle aſſuroit ſa liberté, parce que cette liberté étoit à ceux mêmes qu'elle armoit. C'eſt un dépôt qu'elle leur confioit, & qu'ils avoient le même intérêt à conſerver. Tout romain qui aſpiroit à la tyrannie, couroit à ſa perte.

L'Italie & la Grèce envoyoient continuellement en Sicile des ſoldats qui, cherchant de l'emploi, s'offroient indifféremment à toutes les puiſſances. Syracuſe les pouvoit ſoudoyer. Elle trouvoit commode de lever des troupes avec de l'argent. Elle y étoit même forcée, parce que ſes grandes armées auroient

enlevé à l'agriculture & au commerce trop de citoyens, ſi elle avoit pris parmi eux tous ſes ſoldats & tous ſes matelots. Enfin, il étoit naturel que les Syracuſains amollis par le luxe, ſe dégoûtaſſent du métier des armes, & que s'accoutumant à regarder l'argent comme le nerf de la guerre, ils ſe cruſſent puiſſans, parce qu'ils étoient aſſez riches pour entretenir des flottes & des armées. Mais ſi une république n'a des ſoldats que parce qu'elle les paye, elle court riſque de n'en point avoir, puiſqu'un tyran peut les mieux payer. L'uſage des troupes étrangères, contraire à la conſtitution du gouvernement républicain, eſt donc

par ſa nature un principe de révolutions.

Lorſque Gélon ſe rendit maître de Syracuſe, il y avoit été appellé par une faction. Or, une république ne peut pas ſubſiſter, lorſque ſes diſſentions invitent les puiſſances étrangères à s'ingérer dans ſon gouvernement. Dans le moment même qu'elle compte ſur un ſecours, elle doit être ſubjuguée.

La Sicile étoit par ſa poſition entourée de nations qui épioient l'occaſion de s'y établir, & cette occaſion ſe préſentoit continuellement, parce que les peuples de cette iſle, toujours diviſés, la faiſoient naître. La Sicile devoit donc tomber ſous une domination étrangère.

Si

Si Tarquin le Superbe eût remonté ſur le trône, & s'y fût maintenu, c'eût été avec des ſecours étrangers. Dans cette ſuppoſition, la faction contraire, toujours foible par elle-même, eût été forcée de recourir à de ſemblables ſecours. Les Romains auroient donc accoutumé leurs voiſins à prendre parti dans leurs diſſentions, & cet uſage qui les eût expoſés à des révolutions continuelles, eût été un obſtacle à leur agrandiſſement.

La république de Syracuſe n'a donc été ſi orageuſe, que parce qu'elle étoit opulente, qu'elle armoit pour ſa défenſe des troupes étrangères, & qu'elle invitoit les étrangers à s'ingérer dans ſon gou-

vernement. Voilà pourquoi les Syracuſains, toujours légers & inconſtans, ne paroiſſoient faits ni pour la liberté ni pour la ſervitude.

S'il y eût eu en Sicile une autre république capable de balancer la puiſſance de Syracuſe, cette iſle nous auroit offert à-peu-près les mêmes ſcènes que la Grèce. Nous aurions vu les peuples paſſer de l'alliance de l'une dans l'alliance de l'autre, former des ligues pour maintenir entr'elles une eſpèce d'équilibre, ſe réunir contre l'ennemi étranger, & lui fermer la Sicile. Mais dès que la puiſſance dominante de Syracuſe étoit ſans rivale, elle ouvroit le pays aux Car-

thaginois & aux Grecs, parce qu'elle mettoit les autres villes dans la néceſſité de chercher des ſecours au dehors.

CHAPITRE VI.

De la Sicile & de Carthage, juſqu'à la première guerre punique.

LA Sicile qui jouiſſoit encore du repos que Timoléon lui avoit donné, venoit de perdre ce vertueux citoyen, lorſqu'Alexandre paſſa en Aſie. Les Tyriens, qui ſuccombèrent ſous les armes de ce conquérant, avoient envoyé leurs femmes & leurs enfans à Carthage, qui leur promettoit du ſecours, & qui ne leur en donna point. Peut-être

cette république formoit-elle des projets ſur la Sicile, qui avoit perdu ſon défenſeur. Il ſe peut encore que ce ſoit alors qu'elle ait été troublée par l'ambition d'un de ſes principaux citoyens. Hannon ayant conſpiré contre le ſénat, & ayant été découvert, arma vingt mille eſclaves, & ſollicita les Africains à ſe ſoulever. Il fut pris, & les Carthaginois, aſſez barbares pour confondre les innocens avec les coupables, le firent mourir lui & tous ſes enfans.

Il y avoit environ vingt ans que Timoléon étoit mort, lorſque Syracuſe reperdit ſa liberté. Agathocles, fils d'un potier banni de Rhège, après s'être élevé de ſimple

ſoldat aux premiers grades militaires, épouſa une riche héritière, & devint par ce mariage un des plus puiſſans citoyens de Syracuſe. Exilé par la faction de Soſiſtrate qui aſpiroit comme lui à la tyrannie, il ſe retira ſucceſſivement à Crotone & à Tarente; & ayant encore été chaſſé de ces deux villes, il ſe mit à la tête d'une troupe de brigands.

Sur ces entrefaites, Soſiſtrate, banni auſſi de Syracuſe, s'allia avec les Carthaginois. Alors la faction qui favoriſoit Agathocles, le fit rappeller. On lui donna le commandement des troupes. Il vainquit, & il uſurpa la tyrannie.

Les villes de la Grèce, en proie aux ſucceſſeurs d'Alexandre, étoient

plus troublées que jamais. Ou elles étoient asservies, ou elles n'avoient qu'une liberté précaire qu'on leur enlevoit & qu'on leur rendoit tour-à-tour. Dans cette situation, Corinthe voulut encore secourir les Syracusains; elle leur envoya Acestoride.

Ce général tenta de faire assassiner Agathocles; mais le tyran lui échappa, & se retira dans l'intérieur de la Sicile où il leva une armée. Les Syracusains effrayés, offrirent de le rappeller, pourvu qu'il s'engageât par serment à ne rien entreprendre contre la démocratie. Il promit tout, & ne tint rien. Il se rendit d'abord le peuple favorable, en se déclarant contre

le ſénat. Bientôt après, maître de l'armée, il fit périr les citoyens qui lui étoient contraires. Enſuite, pendant deux jours & deux nuits, il livra la ville au pillage des troupes. Le troiſième jour il aſſembla le peuple. Il déclara qu'il n'avoit eu d'autre deſſein que d'exterminer les tyrans, & d'aſſurer la liberté; & il ajouta qu'il vouloit ſe retirer, & mener déſormais une vie privée. Il ſavoit bien que ſes ſoldats ne le ſouffriroient pas, & que d'ailleurs il ne reſtoit perſonne capable de lui réſiſter. Il vouloit donc qu'on lui offrît une couronne qu'il uſurpoit, & qu'on ne pouvoit lui ôter. Elle lui fut offerte.

Pour affoiblir les riches & pour

s'attacher les pauvres, il commença par l'abolition des dettes, & par un partage des terres. Il parut enſuite occupé des ſoins du gouvernement, faiſant des loix aſſez ſages, rendant la juſtice, & montrant beaucoup d'humanité. Par cette conduite, il ſe concilia ſes ſujets ; il les fit concourir à ſes vues, & il conquit une grande partie de la Sicile.

Cependant les Carthaginois voulurent s'oppoſer à ſes progrès. Ils armèrent. Agathocles força leur camp aux environs d'Himère. Mais pendant que ſes troupes s'abandonnoient au pillage, un nouveau corps ennemi ſe montre tout-à-coup, profite du déſordre, & en-

lève la victoire au tyran. Agathocles se réfugie à Syracuse, où il est assiégé.

Abandonné de ses alliés, privé de tout secours, & renfermé dans une ville qu'il ne paroissoit pas pouvoir défendre, il n'étoit pas encore sans ressources. Il déclara qu'il avoit un moyen de faire lever le siège, & de réparer ses pertes; & sans déclarer son dessein, il fit monter sur soixante vaisseaux tout ce qu'il avoit de soldats les plus déterminés.

On ne devinoit rien encore; car l'entrée du port étoit fermée par la flotte des Carthaginois, bien supérieure à celle des Syracusains. Quelque tems après parurent des

vaiſſeaux qui apportoient des vivres aux aſſiégés. Les ennemis firent pour les enlever des mouvemens qui donnèrent au tyran l'occaſion de ſortir. Ils crurent qu'il venoit au ſecours des vaiſſeaux qui arrivoient, & cependant il prit une route contraire. Etonnés, ils voulurent d'abord aller après lui; ils voulurent enſuite revenir aux vaiſſeaux de tranſport; mais pendant qu'Agathocles leur échappoit, les vaiſſeaux étoient entrés dans le port, & Syracuſe ſe trouva abondamment fournie de tout.

Les Carthaginois, honteux d'avoir manqué leur proie, & inquiets des projets que méditoit Agathocles, mirent à la voile, &

le joignirent après ſix jours de navigation. Il les défit, & débarqua ſur la côte d'Afrique. Alors il repréſente à ſes ſoldats, que le vrai moyen de délivrer Syracuſe étoit de porter la guerre dans le pays ennemi; qu'ils alloient combattre contre des hommes amollis par le luxe; que la ſeule hardieſſe de ſon entrepriſe ſuffiſoit pour les épouvanter; que l'Afrique, qui portoit impatiemment le joug, ne manqueroit pas de ſe ſoulever; & qu'ils pouvoient déjà ſe regarder comme maîtres des richeſſes que renfermoit Carthage.

Ce diſcours ayant été reçu avec de grands applaudiſſemens, Agathocles prend une torche allumée;

& diſant qu'il a promis à Proſerpine & à Cerès de brûler ſa flotte s'il échappoit aux Carthaginois, il exhorte les ſoldats à remplir ſon vœu. Auſſi-tôt il marche, & met le feu à ſon vaiſſeau. Etourdis, entraînés par cet exemple, tous ſaiſiſſent des torches, & ils brûlent leurs vaiſſeaux avec autant de joie qu'ils euſſent brûlé ceux des ennemis. Tel eſt l'empire des ames fortes ſur la multitude. Agathocles vouloit que ſes ſoldats n'euſſent d'eſpérance que dans la victoire. D'ailleurs, il ne pouvoit pas conſerver ſa flotte, ſans affoiblir trop ſon armée, qui n'étoit que de quatorze mille hommes. Il ne laiſſa pas à ſes troupes le tems de réfléchir ſur

ſur une démarche ſi haſardeuſe. Il marche, ſe rend maître de Tunis & d'une autre ville, & il abandonne tout le butin aux ſoldats. Carthage fut dans une alarme d'autant plus grande, qu'elle crut d'abord que la flotte & l'armée qu'elle avoit envoyées en Sicile, étoient défaites & ruinées. Elle arma à la hâte quarante mille citoyens, qui marchèrent ſous les ordres d'Hannon & de Bomilcar, & qui furent battus. La victoire livra toute la campagne au vainqueur, & pluſieurs peuples ſe joignirent à lui.

La ſuperſtition, qui croît avec la frayeur, perſuada aux Carthaginois que les dieux qu'ils avoient irrités, combattoient pour Agatho-

cles. On prétend que pour appaiſer Saturne, trois cens perſonnes offrirent de laver dans leur ſang l'impiété qu'elles avoient commiſe, en immolant à cette divinité des enfans achetés au lieu des leurs; & qu'on ajouta encore à ces victimes deux cens enfans, pris dans les meilleures familles. A quelqu'excès d'abſurdité & de cruauté que puiſſe porter la ſuperſtition, nous avons peine à croire que les hiſtoriens n'aient pas exagéré ces horreurs; car en général, on aime à exagérer le mal comme le bien. Quoi qu'il en ſoit, après des ſacrifices de cette eſpèce, les Carthaginois preſsèrent Amilcar, qui commandoit en Sicile, de venir au ſecours de leur ville.

Amilcar fit publier dans ſon camp & dans la ville que l'armée d'Agathocles avoit été taillée en pièces. Les Syracuſains d'abord effrayés, ſongeoient à ſe rendre ; mais bientôt après, mieux inſtruits, ils ſe défendirent avec un nouveau courage ; & Amilcar étant tombé entre leurs mains, ils envoyèrent ſa tête en Afrique.

Agathocles aſſiégeoit Adrumète. Il étoit arrêté devant cette place, lorſque le camp qu'il avoit ſous les murs de Tunis fut forcé par les Carthaginois, & cette ville ſe trouva réduite aux dernières extrémités. Il avoit trop peu de forces pour les partager. Cependant il réſolut de faire lever le ſiège de

Tunis, & de continuer tout à la fois celui d'Adrumète. A cet effet, il conduiſit un petit corps de troupes ſur le ſommet d'une montagne, d'où on découvroit les deux villes, & il y fit allumer de grands feux. D'un côté, la garniſon d'Adrumète crut qu'un nouveau renfort arrivoit aux aſſiégeans, & elle capitula; de l'autre, les Carthaginois s'imaginèrent qu'Agathocles alloit tomber ſur eux avec toutes ſes forces, & ils décampèrent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent toutes leurs machines. Peu après le roi de Syracuſe remporta une victoire complète ſur un roi de Libye qui vint au ſecours de Carthage. Telle étoit ſa poſition

lorſqu'il reçut la tête d'Amilcar. Il la fit jetter dans le camp des Carthaginois, qui à cette vue furent dans une ſi grande conſternation, qu'Agathocles ſe ſeroit rendu maître de Carthage, ſans un accident qu'il n'avoit pas été poſſible de prévoir.

Dans la chaleur du vin, Liciſcus, capitaine aimé des ſoldats, fut tué par Archagathe, un des fils d'Agathocles, & ce meurtre ayant cauſé un ſoulèvement général, les troupes ſe nommèrent des chefs, & menacèrent de ſe donner aux Carthaginois, ſi le tyran ne leur livroit ſon fils. Agathocles dépouillé de toutes les marques de la royauté, parut ſans armes

au milieu de ſes ſoldats ; & les ayant touchés par cette démarche, il recouvra ſon armée. Mais Carthage avoit eu le tems de ſe reconnoître. Cependant des troubles qui s'élevèrent dans cette ville, la lui auroient livrée, s'il en avoit eu connoiſſance. Ils furent diſſipés par la mort de Bomilcar, qui avoit aſpiré à la tyrannie.

Pendant cette guerre qui parut aux peuples de Sicile une occaſion favorable au recouvrement de la liberté, pluſieurs villes s'aſſocièrent pour ſecouer tout à la fois le joug de Carthage & celui de Syracuſe. Une pareille révolution paroiſſoit demander la préſence d'Agathocles, & l'état des choſes

en Afrique ſembloit lui permettre de s'abſenter pour quelque tems. Il paſſa donc en Sicile, laiſſant le commandement de ſon armée à ſon fils Archagathe.

Ce nouveau chef eut des ſuccès brillans, mais inutiles & même dangereux. Ayant eu l'imprudence de porter la guerre dans l'intérieur de l'Afrique, il ne fit des conquêtes que pour les abandonner, parce qu'il ne fut plus en état de faire face à tous les ennemis qu'il ſuſcita contre lui. Les Carthaginois profitèrent de la conjoncture embarraſſante où il étoit. Une de ſes armées fut défaite, une autre le fut encore, & il ſe trouva lui-même enfermé dans ſon camp.

Agathocles revint alors de Sicile où il avoit fait rentrer preſque toutes les villes ſous ſa domination. Auſſi-tôt qu'il eut rejoint ſon armée, il offrit la bataille aux Carthaginois qui n'eurent garde d'en courir les haſards, & il tenta inutilement de les forcer dans leur camp. Bientôt après abandonné des Africains, il ſe trouva ſans reſſource.

Malgré ces revers, le ſuccès de ſon expédition auroit encore été brillant s'il eut été en ſon pouvoir de reconduire ſon armée en Sicile. Mais il n'avoit point de vaiſſeaux, & les Carthaginois étoient maîtres de la mer. Il ſe ſauva avec un petit nombre de perſonnes, abandonnant ſes fils

aux ſoldats qui les maſſacrèrent, & qui traitèrent avec l'ennemi. Lâche déſerteur de ſon armée, & traître envers ſes enfans, à peine fut-il de retour à Syracuſe, qu'il ſe vengea ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, ſur les parens & ſur les amis des ſoldats qu'il avoit abandonnés.

Cette barbarie qui ſouleva les peuples, le mit dans la néceſſité de faire la paix avec les Carthaginois. Il leur céda toutes les places qu'ils avoient poſſédées en Sicile. Il marcha enſuite avec cinq à ſix mille hommes, contre Dinocrate qui étoit à la tête de vingt-trois mille révoltés, & il les défit. Tout alors étant ſoumis, il fit quelques

autres expéditions, qui méritent peu de nous arrêter. Il tomba ſur les peuples de Lipari, dont il pilla les temples; mais la tempête fit périr ſa flotte qu'il ramenoit chargée de butin. Il fit lever le ſiège de Corcyre à Caſſandre, dont il brûla tous les vaiſſeaux. Il paſſa pluſieurs fois en Italie, ravagea la Campanie, & ſoumit les Brutiens qui ſecouèrent le joug auſſi-tôt qu'il ſe fut retiré. Enfin il mourut empoiſonné, & ce fut ſon petit-fils Archagathe, qui lui fit donner le poiſon par Menon. On eſt fâché que ce monſtre ait eu des talens.

Vers le tems où les Achéens commençoient à renouveller leur ancienne aſſociation, pluſieurs ty-

rans aſpirèrent à ſe rendre maîtres de Syracuſe ; & les Carthaginois ayant profité de ces diviſions, aſſiégèrent cette ville par terre & par mer. Ce fut alors que les Syracuſains appellèrent Pyrrhus qui étoit en Italie. La réputation de ce prince commença ſes ſuccès. Son nom ſoumit les Grecs, ſon courage dompta les Carthaginois. Il ne reſtoit plus à ceux-ci que Lilibée, lorſque Pyrrhus voulut forcer les peuples de Sicile à le ſuivre en Afrique. Il employa la violence pour obliger les villes à lui fournir des matelots ; & croyant pouvoir diſpoſer de tout en deſpote, il abandonna à ſes créatures les dignités, les magiſtratures & même

de rétablir la démocratie, qui d'ailleurs ne ſe fût pas maintenue. Il falloit un maître aux Syracuſains; il importoit ſeulement qu'il eût des vertus & des talens.

L'armée s'arrogea le droit de nommer deux chefs. Elle choiſit Hiéron, & Artémidore, & les conduiſit à Syracuſe. Hiéron, qui n'avoit encore que vingt-cinq ans, venoit de ſe diſtinguer dans la dernière guerre, où il avoit fait ſes premières campagnes ſous Pyrrhus. Il deſcendoit de Gélon, dont l'exemple ſeul ſembloit lui impoſer la loi d'être vertueux.

D'une figure aimable & d'une conſtitution forte, il avoit tout à la fois, & les dehors que le ſol-

dat cherche dans le héros, & les graces qui préviennent le peuple. Quoique le maître que donnoit l'armée dût être odieux, Hiéron ſe fit aimer, parce qu'il montra dans toute ſa conduite beaucoup de ſageſſe & de modération. Il ne parut ſaiſi de l'autorité, que pour faire reſpecter les loix. Il diſſipa les factions, il rétablit l'ordre, & cependant il n'exerça aucune violence. Les Syracuſains, qui connurent combien il pouvoit contribuer à leur bonheur, déclarèrent qu'ils le vouloient pour les gouverner, & qu'ils ne vouloient que lui.

Ce qui paroît uſurpation ne l'eſt pas toujours. On ſe fait à ce ſu-

jet des idées peu exactes, parce qu'on n'a pas égard à toutes les circonſtances. Certainement il ne faut pas confondre Agathocles & Hiéron ſous l'odieux nom d'uſurpateur.

Celui-là, détruiſant l'ouvrage du ſage Timoléon, troubla la paix de ſa patrie, y répandit le plus grand déſordre, s'éleva au trône par des crimes, & en commit encore pour s'y maintenir. Celui-ci trouva Syracuſe dans une anarchie, qui la livroit tour-à-tour à différentes factions, & qui tenoit les citoyens dans l'eſclavage, quoiqu'elle ne leur permît pas de ſavoir à quel maître ils devoient obéir. Eſt-ce donc uſurper l'autorité que

de ſe mettre à la tête d'un pareil peuple, pour en devenir le bienfaiteur & le père ? Eſt-il en pareil cas de plus beaux droits que ceux des vertus & des talens ? Hiéron, à la vérité, ne fut d'abord élu que par les ſoldats, qui étoient preſque tous étrangers ; il eſt même vraiſemblable qu'il en rechercha les ſuffrages. Mais enfin devoit-il attendre qu'il fût prévenu par les Syracuſains ? Ce peuple étoit-il libre pour faire un choix ? Hiéron paroit juſtifié par les circonſtances où il s'eſt trouvé, & encore plus par la conduite qu'il a tenue.

Il n'étoit pas, aſſuré des troupes, comme des citoyens. Les ſoldats étrangers ſe repentoient de lui avoir

donné l'autorité. Ils auroient voulu un tyran qui eût tout ſacrifié à leur avidité, & à qui ils ſeroient devenus d'autant plus néceſſaires, qu'il auroit été plus odieux. Sans diſcipline, toujours diſpoſés à la révolte, ils n'attendoient que le moment de faire une révolution, & Syracuſe paroiſſoit menacée d'une guerre civile. Hiéron forma le projet de ſe défaire des plus ſéditieux. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'eût pas employé à cet effet la trahiſon la plus noire.

Les Campaniens, qu'Agathocles avoit eus à ſa ſolde, ayant été obligés de ſe retirer, paſsèrent à Meſſine, dans le deſſein de s'embarquer pour leur pays. Reçus avec bonté

par les habitans de cette ville, ils eurent la perfidie d'égorger ou de chaſſer les hommes, & ils partagèrent entr'eux les femmes & les terres. Ils prirent enſuite le nom de Mamertins, de *Mamers* le dieu de la guerre, & bientôt devenus puiſſans, ils firent des courſes ſur les terres des Syracuſains.

Hiéron marcha contr'eux uniquement dans la vue d'exécuter le projet qu'il méditoit. Il fit deux corps de ſes troupes. Au premier, tout compoſé de ſoldats étrangers, il ordonna de commencer l'attaque; & lorſqu'il les vit engagés, il les abandonna au lieu de les ſoutenir. Ils furent taillés en pièces. Il eſt triſte de voir cette tache dans la

vie d'Hiéron. On ne peut excuſer ce prince, qu'en accuſant le ſiècle où il vivoit. En effet, en Sicile comme en Italie, la guerre étoit alors un vrai brigandage.

Après avoir exterminé les ſoldats étrangers, Hiéron forma les Syracuſains à la diſcipline militaire, ne craignant pas, comme les tyrans, d'armer des citoyens. Dès qu'il eut une armée, il punit les Mamertins des hoſtilités qu'ils avoient commiſes; & rentrant victorieux dans Syracuſe, il y fut proclamé roi. Il y avoit ſept ans qu'il gouvernoit cette république.

La couronne ne le changea point. Il continua d'être humain, généreux & citoyen. Les Mamer-

tins qu'il avoit vaincus, ſe voyant menacés de tomber ſous ſa domination, cherchèrent des ſecours au dehors. Mais, peu d'accord entr'eux, les uns ſe mirent ſous la protection des Carthaginois, les autres appellèrent les Romains. Ce fut l'occaſion de la première guerre punique.

CHAPITRE VII.

Comparaiſon des Romains & des Carthaginois.

LORSQUE nous remontons à l'origine des établiſſemens, nous voyons que le premier droit eſt celui du premier occupant. C'eſt ainſi que les Carthaginois eurent

d'abord l'empire de la mer. Ils le durent ſoit à l'ignorance, ſoit à l'impuiſſance des autres peuples. En un mot, ils l'occupèrent les premiers. Ce fut une raiſon de la rapidité de leurs progrès ; mais cette facilité ne leur apprit pas à ſurmonter des obſtacles, & en cela, ils furent mal ſervis par les circonſtances.

Les Romains au contraire, toujours arrêtés, s'élevèrent lentement. Ils étoient dans la néceſſité de perfectionner l'art militaire ; de vaincre par la conduite autant que par les armes, & de penſer aux moyens de s'attacher les vaincus.

Pluſieurs ſiècles de ſuccès faciles ont produit chez les Carthagi-

nois des effets contraires. Sans politique, ils n'ont jamais ſu ni s'attacher les alliés, ni intéreſſer à leur fortune les peuples vaincus. Quoiqu'ils fiſſent beaucoup la guerre ſur terre & ſur mer, ils ne paroiſſent pas avoir été juſqu'ici ſupérieurs dans l'art militaire. Ils avoient porté leurs armes en Afrique, en Eſpagne, dans les iſles Baléares, ſur les côtes de Sicile, où les Grecs ne s'étoient pas établis; & il y a lieu de préſumer que lorſqu'ils armèrent contre Gélon, ils avoient eu rarement occaſion de combattre des ennemis bien redoutables.

Pendant qu'ils étoient vainqueurs avec tant de facilité, il ſe for-

moit des peuples qui apprenoient à vaincre. Alors les Carthaginois ne virent pas ce qui leur manquoit. Parce qu'ils avoient réuſſi, ils crurent devoir réuſſir encore. Les revers les irritèrent ſans les inſtruire. Ils s'imaginèrent qu'il ſuffiſoit d'avoir de groſſes armées, de traiter avec la dernière barbarie les nations ſubjuguées, & de punir l'ignorance ou le malheur de leurs généraux, comme ils en auroient puni la trahiſon.

Ils auroient pu ſubjuguer la Sicile. Ils n'avoient qu'à ſe déclarer les protecteurs de la liberté. Les villes ſe ſeroient miſes les unes après les autres ſous leur protection; & s'ils avoient été fidèles à leurs

engagemens, Syracuſe elle-même auroit eu recours à eux, quand ce n'eût été que pour ſe ſouſtraire à la tyrannie. Cet empire eut été moins coûteux, plus juſte, plus utile & plus aſſuré. Au lieu de cela, ils ſe ſont obſtinés à faire cette conquête par la force des armes. Ils ont ſouvent fait des préparatifs immenſes. Ils ont levé de grandes armées qui périſſoient par l'intempérie de l'air, quand elles échappoient à l'ennemi. Ils ont réuni contr'eux tous les peuples de cette iſle. Ils y ont fait venir des ſecours de la Grèce. Enfin, ils ont fait des dépenſes qui auroient été plus que ſuffiſantes pour l'acheter, & ils ne l'ont jamais eue

toute

toute entière. Le ſeul avantage qu'ils aient pu retirer de leurs entrepriſes a été d'apprendre le métier de la guerre. Il n'eſt pas vraiſemblable que Gélon, Denis, Timoléon, Agathocles & Pyrrhus ne leur aient à cet égard fait faire des progrès. On n'apprend bien cet art que de ſes ennemis.

Plus on réfléchit ſur les Romains & ſur les Carthaginois, & plus on voit que, dans quelque genre que ce ſoit, les hommes ne deviennent grands que par les obſtacles vaincus.

Le gouvernement de Carthage n'étoit ni purement ariſtocratique ni purement démocratique. Deux magiſtrats annuels convoquoient

le ſénat, y préſidoient, propoſoient les affaires, & recueilloient les ſuffrages. Quoiqu'on leur donnât quelquefois le commandement des armées, ils ne l'avoient pas néanmoins de droit. Les hiſtoriens les nomment ſuffètes, rois, conſuls & dictateurs. On peut juger à la multitude de ces noms, qu'ils ne ſe faiſoient pas des idées bien préciſes des fonctions de ces magiſtrats.

Rien ne ſeroit mieux que de confier aux mêmes hommes la conduite de l'état & de la guerre. Cela arriva chez les Romains, parce que pendant pluſieurs ſiècles, les conſuls pouvoient marcher à l'ennemi, ſans paroître preſque s'ab-

ſenter de Rome. Mais cet uſage ne devoit pas s'introduire à Carthage, qui porta de bonne heure ſes armes au loin. Mettre les ſuffètes dans la néceſſité de s'abſenter, ç'eut été aller contre l'objet pour lequel on les avoit créés; & on ne prit ce parti que dans des circonſtances particulières.

Les grandes affaires ſe traitoient dans le ſénat, telles que les négociations, le gouvernement des provinces, la paix & la guerre. Si les ſuffrages y étoient partagés, la déciſion étoit dévolue au peuple. Quelquefois même il ſuffiſoit pour cela que les ſuffètes ne fuſſent pas de l'avis du ſénat.

On ne ſait point quel étoit le

nombre des membres de ce corps, ni à qui appartenoit le droit de les élire. On dit ſeulement qu'on les prenoit toujours parmi les citoyens que l'âge, l'expérience, la naiſſance, les richeſſes & le mérite ſurtout, rendoient recommandables. Sans doute, les loix le preſcrivoient ainſi; mais il y a ſouvent loin de la conduite d'un peuple à ſa légiſlation.

Quoique les ſuffètes, le ſénat & le peuple ſe partageaſſent l'autorité, les généraux ne pouvoient manquer de devenir très-puiſſans. Les guerres qui ſe faiſoient loin de Carthage mettoient dans la néceſſité de leur conſerver le commandement pluſieurs années de ſui-

te ; & les armées, compoſées de ſoldats mercenaires, devoient ſouvent s'intéreſſer plus à la fortune de leur chef, qu'à celle de la république.

On redouta donc la puiſſance des généraux. Pour la balancer, on créa le tribunal des cent. C'étoit un corps auquel chaque général devoit rendre compte de ſa conduite. On le compoſa de cent quatre perſonnes choiſies parmi les ſénateurs, & dont les places furent à vie.

Ce tribunal pouvoit avoir des inconvéniens. Tous ceux qui le compoſoient étoient-ils militaires ? Quand ils l'auroient été, pouvoient-ils juger des circonſtances où un

général s'étoit trouvé ? Enfin étoient-ils ſi incorruptibles, que les richeſſes & la puiſſance ne puſſent pas aſſurer l'impunité ?

On reconnut ſans-doute l'inſuffiſance de ce tribunal, & pour y remédier, on en tira cinq magiſtrats dont le pouvoir fut encore plus étendu. Ils nommoient aux places vacantes dans le tribunal des cent ; ils diſpoſoient de pluſieurs charges de la république ; & la fortune des citoyens étoit pour ainſi dire entre leurs mains. C'eſt ainſi que pour ſe défendre contre quelques hommes puiſſans, les Carthaginois créèrent des tribunaux qui pouvoient devenir plus redoutables. Ils vouloient mettre un frein

à une autorité, & ils en établiſſoient une autre qui avoit beſoin d'être contenue. Ils laiſſoient donc ſubſiſter les abus auxquels ils croyoient remédier. La plupart des corps politiques ſont de mauvaiſes machines, qui ſe démontent toujours, auxquelles il faut continuellement travailler, & qui ne vont bien qu'autant qu'un grand ouvrier y met la main.

Il y avoit encore à Carthage des magiſtrats dont les uns avoient le dépôt des deniers publics, les autres l'inſpection des mœurs, & que les hiſtoriens latins ont nommé queſteurs & cenſeurs. Nous ne ſavons pas ſi d'après ces dénominations nous pouvons juger exac-

tement des fonctions de ces magiſtrats.

La préture a eu à Carthage la plus grande influence. On voit que celui qui exerçoit cette magiſtrature, diſpoſoit, au moins dans quelques cas, des revenus de l'état, & qu'il étendoit ſa juriſdiction ſur le tribunal des cent & même ſur les cinq juges qu'on en tiroit. Si nous ſavions mieux l'hiſtoire de Carthage, nous pourrions obſerver le développement de toutes ces choſes, & nous ferions une comparaiſon plus exacte de ſon gouvernement avec celui de Rome.

Ariſtote l'a regardé comme un des plus parfaits. Il ſe fondoit ſur ce que juſqu'à ſon tems aucun

tyran n'avoit opprimé la liberté de cette république, & qu'il ne s'y étoit même élevé aucune ſédition conſidérable. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il nous eût fait voir comment cet avantage a été l'effet des loix. On ſoupçonne qu'on pourroit attribuer aux circonſtances ſeules ce qu'il attribue à la ſageſſe du gouvernement.

Rome ayant été bâtie dans l'intérieur du continent, il falloit à ſes citoyens des champs ou du butin ; ils n'avoient pas d'autres moyens de ſubſiſter. Il étoit donc naturel que la loi agraire devînt un ſujet de diſſentions ; & que pour obtenir des terres, le peuple tentât de ſe rendre maître du gouvernement.

Tranſportons les Romains ſur une des côtes d'Italie ; donnons-leur un port de mer, des vaiſſeaux, un fond de richeſſes. Suppoſons encore que c'eſt une colonie d'hommes induſtrieux, laborieux, & qui ont appris le commerce dans leur première patrie. Il eſt certain que dans cette poſition, ils ſeront commerçans. Ceux qui n'auront point de terres à cultiver, ne ſentiront pas le beſoin d'en avoir. Ils monteront ſur les vaiſſeaux ; ils vivront des arts introduits par la navigation & par le commerce. Voilà préciſément ce qu'a été Carthage dans ſa fondation. Un Carthaginois, ſans avoir des terres, avoit donc de quoi ſubſiſter ; il pouvoit même

s'enrichir. Or, le peuple ſe borne aux choſes qui ſont à ſa portée, & il faudroit les lui enlever pour lui faire ambitionner quelque choſe au-delà.

Le ſénat compoſé de commerçans avoit beſoin des pauvres. Intéreſſé à favoriſer leur induſtrie, il ne pouvoit pas leur enlever leur ſubſiſtance, comme à Rome les patriciens l'enlevoient aux plébéiens; & le peuple, content de jouir des fruits de ſon travail, ne ſongeoit pas à remuer, parce qu'il ne ſentoit pas le beſoin de ſe gouverner lui-même. Il n'étoit pas d'ailleurs aſſez déſœuvré pour s'occuper ſur la place des affaires du gouvernement. Il n'eſt donc pas bien

ſûr que la tranquillité dont Carthage a joui ait été l'ouvrage des loix. Mais il faut diſtinguer les tems.

Dans les commencemens, chaque citoyen ne ſonge qu'à s'établir. Les ouvriers ſe forment, des matelots, des pilotes. Les marchands méditent des entrepriſes, font des voyages au loin, tentent différens commerces, rapportent des richeſſes, & font ſubſiſter un peuple nombreux. Ainſi tous les citoyens s'occupent, tous vivent de leur travail; & ils ne peuvent pas avoir cette inquiétude qui favoriſe l'ambition des plus puiſſans, & qui prépare des révolutions.

Alors ce ſont les riches qui exercent

exercent les magiſtratures, qui commandent les armées, qui rempliſſent les tribunaux & le ſénat. Cela eſt dans l'ordre. Il eſt naturel que ceux qui ont un plus grand intérêt dans une aſſociation, aient auſſi plus de part à la conduite des affaires. En pareil cas, chacun ſe met volontiers à ſa place; ceux qui n'ont rien ont au moins leur induſtrie; & les pauvres ſe contentent des profits qu'ils font en ſervant les riches.

Tout reſte dans cette ſituation, tant que les particuliers, protégés par le goùvernement, ſont chacun trop occupés de leurs propres affaires, pour vouloir ſe mêler uniquement des affaires publiques.

Cependant il ſe forme de nouveaux riches. Ils veulent avoir part au gouvernement, & ils ſont fondés. Mais les anciens ne veulent pas céder les charges & les honneurs, dont leurs familles ſont en poſſeſſion. Alors la jalouſie commence, elle excite l'ambition, & les troubles vont naître.

En effet ſi dans ces circonſtances, la république en guerre avec une nation puiſſante, fait des pertes conſidérables, la ruine du commerce entraînera la ruine des familles. Les nouveaux riches, qui ſont exclus des magiſtratures, ſe plaindront de ceux qui gouvernent; les pauvres qui ne pourront plus ſubſiſter de leur travail, s'en plain-

dront également; & c'eſt alors que la république ſera déchirée par des factions. Voilà la poſition où ſe trouva Carthage, dans le cours de ſes guerres avec Rome.

Le peuple eut donc part au gouvernement dans ces deux républiques, mais l'une en fut plus foible & l'autre plus puiſſante.

A Rome, l'objet de la guerre étoit le même pour tous les citoyens; ils vouloient être libres & dominer, c'étoit l'unique ambition. Par-là, les ſuccès étoient communs, les revers l'étoient encore, & ils réunirent mieux toutes leurs forces; car la liberté qu'ils menaçoient, faiſoit ſentir la néceſſité d'agir de concert.

A Carthage, le commerce étoit le principal objet de la guerre ; on n'y prenoit les armes que pour le conſerver ou pour l'étendre. Or, les avantages qu'il produiſoit, n'étoient pas égaux pour tous les citoyens ; il y avoit encore une plus grande diſproportion dans les pertes qui étoient la ſuite des revers. En pareil cas, il n'y avoit plus d'intérêt commun, tout au contraire répandoit la diviſion & le trouble.

Les Romains, malgré leurs diſſentions, étoient donc toujours réunis, parce que toutes les opérations du gouvernement avoient un objet auquel tous les citoyens s'intéreſſoient également.

A Carthage, le peuple ne déſiroit d'avoir part au gouvernement, que dans la vue de s'enrichir. A Rome, il ne cherchoit dans les honneurs que les honneurs mêmes, & il étoit forcé de s'en rendre digne. Il y avoit donc plus d'émulation parmi les Romains, & plus de jalouſie parmi les Carthaginois. Or, l'émulation détermine toutes les forces à la fois vers le bien général, tandis que la jalouſie les diviſe, & les détruit les unes par les autres.

Les éloges qu'Ariſtote a donnés au gouvernement de Carthage, font croire que de ſon tems, il n'avoit pas encore dégénéré en abus. L'hiſtoire ne nous apprend

pas comment dans la ſuite il s'eſt altéré. Nous voyons que ſi les ſénateurs vouloient conſerver l'autorité, il falloit qu'ils priſſent la précaution de décider de tout ſans partage ; & il eſt à préſumer qu'ils ont tenu cette conduite, tant que les circonſtances l'ont permis. Mais à peine les citoyens auroient eu occaſion de ſe plaindre du gouvernement, qu'auſſitôt des ambitieux auront voulu profiter de l'inquiétude produite par un mécontentement général. Ils auront par conſéquent diviſé le ſénat, pour avoir un prétexte de porter les affaires devant le peuple. Or, dès que chez un peuple riche la démocratie vient à prévaloir, elle

hâte la ruine de la république.

Dans l'état où nous avons laiſſé Rome, ſes armées n'étoient compoſées que de citoyens ou d'alliés, qui s'intéreſſoient au ſort de ſes armes. Il n'en étoit pas de même de Carthage. Commerçante par ſa nature, elle trouvoit peu de ſoldats parmi ſes citoyens. A la vérité, elle entretenoit un corps de troupes nationales, mais il étoit ſi peu conſidérable, qu'on ne pouvoit le regarder que comme une école. Elle tiroit ſa cavalerie de Numidie, ſes frondeurs des iſles Baléares, ſon infanterie d'Eſpagne, d'Italie, des Gaules & de la Grèce. Elle avoit l'avantage de faire combattre tous les peuples pour ſes

propres intérêts ; ſes défaites lui coûtoient peu de citoyens, & le commerce réparoit les pertes qu'elle faiſoit.

Mais cet avantage n'étoit pas ſolide. Il n'en réſulta qu'une puiſſance empruntée, & Rome étoit puiſſante par elle même. Qu'alloit devenir Carthage ſi la guerre interrompoit ſon commerce ? Que la mer eut ceſſé d'être libre, bientôt abandonnée de ſes troupes mercenaires, expoſée même à leur révolte, elle ne pouvoit pas être en état d'en lever de nouvelles.

Cette république jugeoit avantageux pour elle que ſes armées fuſſent compoſées de nations, qu'elle ſuppoſoit pouvoir difficile-

ment concerter une révolte générale, parce qu'elles parloient des langages différens. C'étoit une erreur. Toutes les fois que des ſoldats ſeront mécontens, ils s'entendront en quelque ſorte ſans ſe parler. D'ailleurs pour ſe flatter de vaincre avec de pareilles troupes, il faudroit qu'elles fuſſent commandées par des généraux d'un mérite bien rare, ou n'avoir jamais à combattre contre des Gélons, des Timoléons, des Agathocles & des Romains.

Rome ne produiſoit que des ſoldats, parce que la guerre étoit pour elle, ce que le commerce étoit pour Carthage. Elle ne négligeoit rien pour les former. Châ-

timens, récompenſes, diſcipline ſévère, tout étoit mis en uſage. Toujours exercés, toujours aguerris, l'art militaire faiſoit continuellement des progrès. Toujours animés de la patrie, leur courage étoit un vrai fanatiſme. Ils pouvoient être défaits, mais ils pouvoient à peine s'avouer vaincus, & nous les verrons, après les plus grands revers, compter encore ſur la victoire. On juge que Carthage n'a pu vaincre qu'autant qu'elle eut, comme Thèbes, un Epaminondas.

Fin du Livre ſeptième.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I.

De la première guerre punique.

LES républiques de la Grèce, foibles lors même qu'elles paroiſſoient plus redoutables, étoient, par leur conſtitution, dans l'impuiſſance de s'accroître. Rome au contraire, acquéroit continuellement de nouvelles forces. Elle ſentoit qu'elle pouvoit plus qu'elle n'avoit fait encore. Ce ſentiment, qui lui promettoit de nouveaux ſuccès, lui fit prendre un nouvel eſſor. Elle portoit déjà la vue au-delà des mers; & la victoire qui

marchoit devant elle, ſembloit lui offrir ſur les peuples à vaincre, les droits qu'elle s'étoit faits ſur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus, le plus grand général de ſon ſiècle, & ce qui pouvoit beaucoup ſur l'imagination des Romains, Pyrrhus étoit un deſcendant d'Achille. Ce ne furent pas des Volſques, des Sabins, des Etruſques, des Gaulois & des Samnites, qui ornèrent le triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros; ce ne furent pas des gerbes, des troupeaux, des armes & des dépouilles, qu'on avoit déjà vus tant de fois; ce furent des Epirotes, des Moloſſes, des Theſſaliens, des Macédoniens; ce fut

l'or, la pourpre, & toutes les richeſſes que les Grecs étaloient juſques dans leurs camps ; enfin ce furent ces éléphans qui avoient d'abord répandu l'épouvante, & qui alors, chargés de leurs tours, ne paroiſſoient que pour donner un ſpectacle au peuple. On imagine l'impreſſion que ce triomphe fit ſur les Romains, & l'on juge aiſément qu'il ne leur falloit plus qu'un prétexte pour franchir les mers.

Une légion romaine, en garniſon à Rhège, s'étoit emparée de cette ville par le maſſacre des principaux habitans, & s'étoit alliée des Mamertins. Rome alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laiſſé

jouir ces ſcélérats du fruit de leur trahiſon. Si cependant, elle ne vouloit pas paroître leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'eſt pourquoi ſe conſul Génucius eut ordre de faire le ſiège de Rhège. Les traîtres ſe défendirent en déſeſpérés. La réſiſtance fut plus longue qu'on ne l'avoit prévu; & l'armée romaine qui ſouffroit de la diſette, eût été forcée de ſe retirer, ſi Hiéron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été priſe, & rendue à ſes premiers habitans, trois cens légionaires faits priſonniers, furent conduits à Rome, où ils périrent ſous la hach[illegible], après avoir été battus de verges.

Ce jugement équitable & politique étoit encore tout récent, lorſque les députés des Mamertins arrivèrent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Meſſine ce qu'on venoit de punir à Rhège; ſe refuſer à leur demande, c'étoit laiſſer échapper une occaſion de porter la guerre en Sicile. Le ſénat renvoya la choſe au peuple, ſe croyant à l'abri de tout reproche, ſi les ſecours étoient ordonnés par un plébiſcite plutôt que par un ſénatus-conſulte.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre paroiſſoit toujours une reſſource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le ſénat l'avoit prévu ſans doute. Mais pouvoit-il ſe croire

bien juſtifié ? Quelle raiſon d'ailleurs avoit-il de porter déjà ſes vues ſur la Sicile ? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fiſſent la conquête ? N'auroit-il pas été toujours à tems d'aller au ſecours d'Hiéron ? Le motif de la guerre alors eût été honnête. Comment excuſer le ſénat ? Le roi de Syracuſe a ſecouru les Romains contre les brigands de Rhège ; & c'eſt contre lui qu'ils prennent les armes pour ſecourir les brigands de Meſſine.

Réunis pour chaſſer de Sicile les Mamertins, Hiéron & les Carthaginois aſſiégeoient Meſſine, & leur flotte paroiſſoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le gardèrent avec trop de négligence, & le con-

ſul Appius Claudius paſſa avec toutes ſes troupes.

Il paroît qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entrepriſe. On diroit que les Romains n'ayant pas même des vaiſſeaux de tranſport, Appius ait imaginé de conſtruire des eſpèces de radeaux, ce qui lui fit donner le ſurnom de *caudex*.

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois, on voit que dès le tems des rois, ils navigeoient ſur mer. Ils faiſoient peu de commerce, cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout-à-fait. On ne peut pas même douter qu'ils n'ayent eu de bonne heure des vaiſſeaux de

guerre, quoiqu'avant l'an de Rome 443, il n'en ſoit pas fait mention dans les hiſtoriens. Leur marine ſans doute étoit peu conſidérable; mais ils n'étoient pas ignorans au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle. D'ailleurs, peut-on ſuppoſer, qu'ayant formé le projet de paſſer en Sicile, ils n'ayent pas fait venir des vaiſſeaux des villes Grecques d'Italie?

Les Syracuſains & les Carthaginois, campés ſéparément, preſſoient Meſſine de tous côtés, & Appius Claudius paroiſſoit n'y être arrrivé que pour être aſſiégé lui-même. Il fit des propoſitions qu'on n'écouta pas. Alors ſe voyant une

ſituation qui demandoit de la hardieſſe & de la promptitude ; il offrit la bataille aux Syracuſains.

Si Hiéron eût refuſé le combat, il eſt vraiſemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ſes lignes, & par conſéquent, il les auroit mis dans la néceſſité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre, perſuadé ſans doute que les Carthaginois n'en ſeroient pas ſimples ſpectateurs, & que les ennemis ſuccomberoient ſous le poids de deux armées qui les attaqueroient en même tems. Il ſe trompa. Ses alliés virent ſa défaite ſans ſortir de leur camp. Peut-être imaginèrent-

ils qu'il ſeroit toujours en leur pouvoir de chaſſer les Romains ; & que la victoire qu'ils leur laiſſoient remporter, ne faiſoit qu'affoiblir la ſeule puiſſance alors redoutable pour eux. La conduite d'Hiéron paroît le prouver. Si après la bataille, il ſe fût renfermé dans ſon camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de ſa victoire. Mais indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuſe, ne ſongeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ſes états, & d'aſſurer le bonheur de ſon peuple. Appius ayant appris ſa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, & Meſſine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triom-

pher le premier des peuples au-delà des mers.

Cette même année eſt remarquable par les jeux funèbres avec leſquels M. & D. Junius-Brutus crurent honorer leur père. On vit pour la première fois des combats de gladiateurs ; ſpectacle barbare qui plut au peuple, & qui devint toujours plus agréable à ſes yeux.

Le ſénat qui ſe propoſoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux conſuls qui paſsèrent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron ſe hâta de faire la paix avec les Romains.

On ajouta ſeulement à ces légions quelques troupes des alliés.

Les conſuls enlevèrent rapidement pluſieurs places aux Carthaginois.

Le roi de Syracuſe prit le ſeul parti qui pouvoit écarter la guerre de ſes états. Si les Romains n'étoient pas plus juſtes que les Carthaginois, ils ſentoient mieux combien il leur importoit de le paroître, & ils étoient dans l'uſage de ménager leurs alliés. Aſſuré d'en être reſpecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de ſon alliance, Hiéron d'ailleurs, n'avoit rien à craindre des Carthaginois, qui ſeroient aſſez occupés à la défenſe de leurs places.

La peſte qui ſurvint à Rome, troubla la joie que donnoient les ſuccès de la guerre. On y apporta le

remède ordinaire ; un dictateur & un clou.

L'année ſuivante, les conſuls L. Poſthumius Mégellus & Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la campagne par le blocus d'Agrigente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée & défendue par une garniſon de cinquante mille hommes que commandoit Annibal. Ce général voyant que les aſſiégeans alloient au fourage avec beaucoup de déſordre, fit une ſortie dans laquelle il ſe ſeroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché avec plus de troupes, ou plutôt ſi la diſcipline n'eût pas mis les Romains dans la néceſſité de vaincre ou de périr. Il fut repouſſé. Alors la

plupart des peuples de Sicile ſe déclarèrent pour Rome contre Carthage ; & quoique les conſuls ne fuſſent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, & le ſiège duroit depuis cinq mois, lorſqu'Hannon vint au ſecours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, ſix mille chevaux & ſoixante éléphans. Il s'empara d'Erbeſſe, & mit la diſette dans le camp des ennemis. Quoique ce fût la ſeule place, d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en aſſurer. Déſolés

ſolés par la famine & par les maladies qui en étoient la ſuite, ils auroient été contraints de lever le ſiége, ſi Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de leur faire paſſer quelques convois. Cependant Hannon ſe flattoit de les réduire ſans rien haſarder; mais ayant cédé aux inſtances d'Annibal, qui le preſſoit d'engager une action, il fut entièrement défait, & Annibal lui-même n'eut plus d'autre reſſource que de ſe ſauver avec ſa garniſon.

Les Agrigentins égorgèrent les Carthaginois qui étoient reſtés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence; on en vendit vingt-cinq mille. On ne dit pas le nom-

bre de ceux qui périrent, lorſque leur ville fut livrée aux ſoldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce ſiége plus de trente mille hommes, & la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funeſtes aux vaincus, coûtent cher aux vainqueurs. Voilà comment ſe forment les empires.

La priſe d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes intérieures de la Sicile. Les places maritimes reſtèrent ſous la domination des Carthaginois. Ils révoquèrent Hannon. Amilcar, qui lui ſuccéda dans le commandement, ravagea les côtes d'Italie; mais il n'oſa rien tenter ſur terre, & l'année ſe paſſa ſans combat.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains; & ces deux puiſſances ſe faiſoient une guerre qui devenoit funeſte à l'une & à l'autre, ſans être avantageuſe à aucune des deux. Rome ſe propoſa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Ce projet étoit hardi ſans doute, mais on s'eſt plu à le faire paroître plus hardi encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un ſeul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la conſtruction des vaiſſeaux. Elle ne connoiſſoit pas les galères à cinq rangs de rames, qui faiſoient la principale force des armées navales; & elle

n'auroit pas pu en conſtruire, ſi une galère carthaginoiſe, qui échoua ſur la côte, ne lui eût ſervi de modèle. Tout cela eſt ſans doute exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une flotte que commandoit le duumvir Valérius, & qui fut inſultée par les Tarentins. S'ils manquoient d'ouvriers pour la conſtruction des vaiſſeaux, ils en pouvoient trouver dans les villes grecques, qui étoient ſous leur puiſſance, & il eſt vraiſemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modèles de galères à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu ſuppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoi qu'il en ſoit, en deux mois, ils

équipèrent cent galères à cinq rangs de rames, vingt à trois rangs, & ils formèrent des matelots.

C. Duillius Népos eut le commandement des légions qui paſsèrent en Sicile, & ſon collègue Cn. Cornélius Scipio, commanda la flotte. Celui-ci ayant mis à la voile avec dix-ſept vaiſſeaux s'approcha de l'iſle de Lipari qu'il ſe flattoit de ſurprendre, fut ſurpris lui-même, & enlevé avec toute ſon eſcadre. Peu de jours après Annibal, le même qui avoit fui d'Agrigente, fut ſur le point d'eſſuyer le même ſort. Comme il tournoit un promontoire, la flotte des Romains ſe préſenta tout-à-coup en ordre de bataille; il perdit pluſieurs bâ-

timens, & il eut bien de la peine à ſe ſauver.

Duillius, inſtruit du malheur de ſon collègue, laiſſa l'armée de terre ſous les ordres des tribuns des légions, & prit le commandement de la flotte. Conſidérant qu'il n'avoit que des vaiſſeaux groſſièrement conſtruits, & des matelots peu exercés, il ſe propoſa d'aller promptement à l'abordage, & de décider le ſort du combat par la valeur de ſes troupes. A cet effet, il éleva ſur les proues de ſes bâtimens une machine propre tout à la fois, à accrocher les vaiſſeaux ennemis, & ſervir de pont pour y paſſer, c'eſt ce qu'on a nommé *corbeau*.

Il rencontra près des iſles de Lipari, Annibal qui commandoit la flotte Carthaginoiſe, & qui vint au-devant de lui avec confiance. Les corbeaux firent leur effet, & l'action reſſembla trop à un combat de terre, pour que la victoire pût balancer. Les Romains prirent trente-deux galères, en coulèrent à fond quatorze, firent ſept mille priſonniers, tuèrent trois mille hommes, & Annibal dont le vaiſſeau fut pris, ſe ſauva dans une chaloupe.

Rome, qui pour ſon coup d'eſſai, paroiſſoit diſputer à Carthage l'empire de la mer, mit cette victoire au-deſſus de toutes celles qu'elle avoit remportées juſqu'alors.

Ce ne fut pas assez d'accorder les honneurs du triomphe à Duillius; on lui éleva une colonne rostrale, c'est-à-dire, ornée de proues de vaisseaux; & on arrêta par un décret que toutes les fois qu'il souperoit en ville, il seroit reconduit chez lui aux flambeaux & au son des flûtes. L'année suivante, le consul L. Cornélius Scipio fit une expédition en Sardaigne & en Corse.

La Sardaigne est, après la Sicile, une des plus grandes isles de la Méditerranée. Elle est fertile & riche en troupeaux. Cependant elle n'a jamais été fort peuplée, parce que l'air en est mal sain. La Corse beaucoup moins grande, n'a pas

la même fertilité. C'eſt un pays hériſſé de montagnes, peu cultivé de tout tems, & dont le mauvais air nuit encore à la population.

Comme les nations ne ſe policent, qu'autant qu'elles commercent les unes avec les autres, les habitans de ces iſles, privés de toute communication avec l'étranger, avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides & cruels, n'adouciſſoient pas. Maîtres par les armes de tout le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chaſſé dans les lieux inacceſſibles les anciens habitans, & pour les tenir dans une entière dépendance, ils les avoient mis dans la néceſſité de faire venir d'Afrique

juſqu'aux denrées les plus néceſſaires; défendant ſous peine de mort d'enſemencer les terres, arrachant les blés, & coupant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre odieux. Cornélius leur enleva la Corſe, & ſe rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le conſul qui lui ſuccéda continua la guerre avec ſuccès. En Sicile, les Romains prirent Mitiſtrate. Les habitans la livrèrent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, & on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les campagnes ſuivantes, on fit de plus grandes entrepriſes.

C. Attilius Régulus voyant du port de Tindaris (1) la flotte ennemie, part avec dix vaiſſeaux, ſans attendre les autres auxquels il ordonne de le ſuivre, & tombe dans une ligne toute formée, qui l'enveloppe, & lui enlève neuf bâtimens. Il ne ſauva que celui qu'il montoit.

Au déſeſpoir, il ſonge à réparer ſon imprudence, & Amilcar, qui commandoit les Carthaginois, lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port, & y tenir les Romains enfermés, juſqu'à ce qu'il eût

(1) Cette ville étoit ſur la côte ſeptentrionale de la Sicile. Elle ne ſubſiſte plus.

été joint par le reſte de ſa flotte. Il pouvoit encore ſe retirer pour ſe rapprocher des vaiſſeaux qu'il avoit laiſſés derrière lui, & revenir enſuite en bon ordre & avec toutes ſes forces. Il ne fit ni l'un ni l'autre, & il fut défait par Attilius, qui ſe hâta de lui livrer un ſecond combat. Il perdit dix-huit vaiſſeaux.

Encouragés par ce dernier ſuccès, les Romains formèrent de plus grands projets pour l'année ſuivante. L'Afrique étoit ouverte, aucune place ne couvroit Carthage. Agathocles avoit fait trembler cette république, on crut pouvoir comme lui tenter une deſcente en Afrique. L'armée navale, commandée

par

par les conſuls L. Manlius Vulſo & M. Attilius Régulus, fut compoſée de trois cent trente vaiſſeaux & de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome encore pauvre, faiſoit de pareils armemens. Polybe en eſt étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équiper de pareilles flottes dans des tems poſtérieurs où elle paroiſſoit plus puiſſante Nous avons malheureuſement perdu la partie de ſon ouvrage, dans laquelle il rendoit compte des reſſources de cette république ſous différentes époques.

Les Carthaginois voyant le danger qui les menaçoit, & ſongeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes,

allèrent le combattre ſur celles de Sicile, près d'Ecmone. Leur flotte plus forte que celle des Romains, étoit ſous les ordres d'Hannon & d'Amilcar, dont nous avons déjà vu les défaites. Le combat fut long; la fortune parut balancer; mais enfin les Romains remportèrent la victoire. Ils prirent ſoixante-quatre vaiſſeaux, en coulèrent à fond une trentaine, deſcendirent en Afrique, aſſiégèrent Aſpis, s'en rendirent maîtres; firent vingt mille priſonniers, & ne perdirent que vingt-quatre galères.

Les conſuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée Carrhaginoiſe, refugiée pour la plus grande partie en

Sicile, ne pouvoit après ſa défaite venir que difficilement au ſecours de Carthage, & cette république paroiſſoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappellé, & Régulus, à qui on conſerva le commandement, ne reſta qu'avec quarante vaiſſeaux, quinze mille hommes de pié, & cinq cens chevaux.

Il ſemble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeller les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq mille hommes de pié, cinq cens chevaux, & Amilcar, à qui on donna pour collègues Boſtar & Aſdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables qui diſpa-

roiſſent bien ſubitement, & on a de la peine à comprendre ce que Rome & Carthage en ont fait.

Déjà maître de pluſieurs villes, Régulus, dans le deſſein d'aſſiéger Carthage, ſe propoſoit de ne laiſſer derrière lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter ; & il avoit mis le ſiège devant Adis, lorſque les Carthaginois vinrent camper ſur une colline d'où ils le dominoient. Dans ce poſte, ils ne pouvoient faire aucun uſage de leur cavalerie ni de leurs éléphans, & c'étoit pourtant ce qui les rendoit ſupérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, ſe hâta de les attaquer & les défit. Pluſieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui, il

établit ſon camp à Tunis, c'eſt-à-dire, à cinq ou ſix lieues de Carthage. Dans le même tems, les Numides, qui ſe répandoient ſur les terres des Carthaginois, y cauſoient de plus grands ravages que les Romains mêmes; & les habitans de la campagne qui ſe réfugioient de toutes parts à Carthage, portoient dans cette ville la famine & la conſternation. Elle demanda la paix.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne pouvoit pas faire le ſiège de Carthage, & il devoit peu compter ſur les peuples d'Afrique, qui l'auroient abandonné au premier revers. Il ſemble donc qu'il auroit dû conſentir à la paix, &

qu'il étoit aſſez glorieux pour lui de terminer la guerre avec les avantages qu'il pouvoit raiſonnablement ſe promettre. Il ne refuſa pas d'entrer en négociation; mais aveuglé par ſes ſuccès, il fit des propoſitions peu raiſonnables. Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur reſtoient ſoit en Sicile, ſoit en Sardaigne; qu'ils rendroient ſans rançon tous les priſonniers faits ſur la république; qu'ils racheteroient les leurs au prix dont on conviendroit; qu'ils payeroient les frais de la guerre & un tribut annuel; qu'ils ne pourroient mettre en mer qu'un ſeul vaiſſeau de guerre; qu'ils four-

niroient à la république, toutes les fois qu'elle l'exigeroit, cinquante galères équipées ; & qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance, qu'avec le conſentement du ſénat. Comme les députés de Carthage ſe récrioient ſur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit ſavoir vaincre ou ſavoir ſe ſoumettre.

Les Carthaginois voyant que la paix qu'on leur offroit étoit une vraie ſervitude, la rejettèrent avec indignation. Cependant, ſans généraux & n'ayant que des ſoldats, s'ils pouvoient armer encore, ils déſeſpéroient de vaincre. Telle étoit l'extrémité où ils étoient réduits, lorſque le haſard leur offrit un général dans un ſoldat lacédémonien

qui arriva avec d'autres mercenaires. Il ſe nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonſtances de la dernière bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, & qui dans toute autre conjoncture auroit pu lui être funeſte, attira l'attention du ſénat qui voulut l'entendre. Il répéta devant les ſénateurs ce qu'il avoit déjà dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, ſi elle ſavoit faire uſage de ſes forces. En un mot, il parla en capitaine inſtruit, & on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute la néceſſité étouffa tout ſentiment de jalouſie.

L'armée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pié, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphans. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la manière dont il en fit mouvoir les différentes parties; & les ſoldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Régulus fut d'abord ſurpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec déſavantage. Cependant, ſi après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorſque ſes troupes auroient été découragées, le déſavantage auroit été encore plus grand. Il

crut donc n'avoir pas à délibérer, & il ſe flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuſe. Mais il fut entièrement défait. Cinq cens Romains, du nombre deſquels il étoit, furent faits priſonniers; deux mille qui échappèrent, ſe retirèrent à Aſpis; tout le reſte périt.

Nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois; il ne faut qu'un ſeul homme pour changer la face d'un état. Nous ajouterons que cet homme ne manque preſque jamais; ce ſont ceux qui gouvernent qui ne ſavent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prudent. Il ſentit que la jalouſie ſuivroit de près ſes

ſuccès ; il n'eut rien de plus preſſé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de ſauver. Les Carthaginois lui firent de grands préſens, & le renvoyèrent ſur une galère richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur ſalut à un étranger, ils donnèrent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'eſt ni prouvée, ni même vraiſemblable.

Alarmés par la défaite de Régulus, & craignant quelqu'entrepriſe de la part des Carthaginois, les Romains ſe hâtèrent d'équiper une flotte, & les conſuls la conduiſirent en Afrique, afin d'occuper les ennemis dans leur propre pays. Ils remportèrent deux victoi-

res, l'une ſur mer, auprès du promontoire d'Hermée; l'autre ſur terre, près de Clipéa, où ils avoient débarqué. Elles leur coûtèrent peu de monde; mais les Carthaginois y perdirent, ſans compter les priſonniers, environ vingt-quatre mille hommes, & plus de cent galères. Comme tout le pays étoit dévaſté, & qu'il auroit été difficile d'y ſubſiſter, les conſuls ſe rembarquèrent avec les troupes qu'ils retirèrent d'Aſpis.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les Pilotes leur repréſentaſſent les dangers de cette mer dans une ſaiſon orageuſe. Ils ſe flattoient qu'à la vue de leur flotte toutes le

villes ſe rendroient; mais il furent aſſaillis par une tempête ſi terrible, que de trois cent ſoixante vaiſſeaux, ils n'en ſauvèrent que quatre-vingts Hiéron donna toutes ſortes de ſecours aux ſoldats & aux matelots qui échappèrent du naufrage.

La perte que les conſuls venoient de faire, ouvroit la Sicile aux Carthaginois, ils y paſsèrent; ils ſe rendirent maîtres d'Agrigente, & ils paroiſſoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils avoient perdues. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cent vingt galères; & les conſuls ayant repris à Meſſine les reſtes du dernier naufrage, aſſiégèrent & pri-

rent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois euſſent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer, fut fait priſonnier; & ceux qui ne purent pas ſe racheter, furent vendus. Il ſemble que les peuples que ces deux puiſſances ſe raviſſoient tour-à-tour, ne duſſent attendre de l'une & de l'autre que la mort ou l'eſclavage.

L'année ſuivante, ſans avoir remporté aucun avantage conſidérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage, cent cinquante galères & un grand nombre de bâtimens de tranſport. Dégoûtés de former des entrepriſes ſur mer, ils parurent alors vouloir ſe borner à la guerre de terre. Le ſénat

arrêta même qu'on n'entretiendroit déſormais qu'une flotte de ſoixante vaiſſeaux pour défendre les côtes d'Italie, & pour tranſporter en Sicile des troupes & des vivres.

Il n'étoit pas raiſonnable de prétendre faire ſans marine la guerre à une puiſſance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient plus rien entreprendre, & cependant la guerre qui tiroit en longueur, n'en devenoit que plus diſpendieuſe. Le ſénat donna des ordres pour conſtruire des vaiſſeaux.

On venoit d'équiper une flotte, lorſque L. Métellus, proconſul en

Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-ſix éléphans, & il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à Rome, & qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui depuis le malheur de Régulus, s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencèrent à ne les plus craindre.

La perte de cette dernière bataille fit déſirer la paix aux Carthaginois. Leur commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit, & dans cette circonſtance, ils voyoient les flottes des Romains menacer l'Afrique. Ne doutant point que Régulus impatient de recouvrer ſa liberté, ne contribuât

au ſuccès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyèrent à Rome avec leurs ambaſſadeurs ; que, contre leur eſpérance, ce généreux romain, ſe dévouant pour la patrie, perſuada au ſénat de ſe refuſer à la paix ; & qu'il revint à Carthage où il ſavoit les ſupplices qui lui étoient préparés. Le ſilence de Polybe qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait ſoupçonner les autres écrivains d'avoir ramaſſé des bruits répandus parmi le peuple pour exagérer la cruauté des Carthaginois & la conſtance d'un citoyen romain.

Lilibée, ſituée ſur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthaginois dans la

Sicile. S'ils avoient dû la perdre, ce qui leur reſtoit dans cette iſle, ne pouvoit manquer de leur échapper, & l'Afrique auroit été plus expoſée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en formèrent le ſiége. Epuiſés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cens vaiſſeaux. Ils ne pouvoient plus faire des armemens auſſi conſidérables que les premières années; mais ils voyoient que leurs ennemis auſſi épuiſés qu'eux, étoient par la forme du gouvernement, plus dépourvus de reſſources; & ils jugeoient avec raiſon, qu'avec du courage & de la conſtance, ils termineroient la guerre à leur avantage.

Le ſiége de Lilibée dura dix ans. Les aſſiégeans & les aſſiégés y déployèrent toutes les reſſources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été ſupérieur pour la défenſe des places. Les généraux romains, qui ſe ſuccédèrent, ne montrèrent pas tous la même capacité, & pluſieurs firent de grandes fautes.

La première année, ſous les conſuls L. Manlius Vulſo & C. Attilius Régulus, l'attaque fut auſſi vive que la défenſe fut vigoureuſe ; les aſſiégeans ſerrant tous les jours la place de plus près, & les aſſiégés faiſant des ſorties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il ſe livra des combats

plus ſanglans que des batailles rangées.

De dix mille hommes qui compoſoient d'abord la garniſon, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, & le reſte étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaiſſeaux, & en donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée en préſence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, & ſe retira ſans avoir pu être attaqué. Les vaiſſeaux des Carthaginois plus légers, & montés par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces ſortes d'entrepriſes, lorſqu'on ſavoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon ayant reçu des troupes fraîches, fit de nouvelles ſorties, mit le feu aux machines des aſſiégeans, & les conſuma entièrement. Un vent très-violent qui pouſſoit les étincelles & la fumée dans les yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Déſeſpérant d'emporter Lilibée de vive force, les conſuls changèrent le ſiège en blocus. Ils avoient déjà perdu plus de dix mille hommes, & les maladies ſeules leur enlevoient beaucoup de ſoldats. Rome fit paſſer en Sicile deux légions avec le nouveau conſul P. Cl. Pulcher.

Claudius, ignorant & préſomptueux, blâma hautement la con-

duite de ſes prédéceſſeurs, qu'il accuſoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, & il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute eſpérance de ſecours aux aſſiégés, il forma le projet de ſurprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Il part de nuit avec deux cens vaiſſeaux ſur leſquels il avoit mis l'élite de ſes troupes, & à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, & que par conſéquent il ne ſurprenoit plus. Il eût donc été prudent de ſe retirer ou de prendre de nouvelles meſures. Mais Clau-

dius ſuit ſon projet avec confiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas aſſez d'eſpace pour ſe mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il ſe mit en mer, & conduiſit ſa flotte derrière des rochers qui bordoient le côté oppoſé à celui par où le conſul arrivoit. De-là il obſerve les Romains, & lorſqu'il voit que leur aîle droite s'eſt engagée dans le port, il gagne le large, tombe ſur leur aîle gauche & les ſurprend lui-même.

Claudius envoie ordre à ſon aîle droite de revirer de bord, pour revenir au gros de la flotte. Mais les vaiſſeaux qui veulent ſortir du port, ſe heurtent contre ceux qui

ſont encore à l'entrée, & plus ils font d'efforts les uns & les autres pour ſe dégager avec précipitation, plus ils s'embarraſſent.

Les matelots & les ſoldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorſqu'on vint dire à Claudius que les poulets ſacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer*, répondit le conſul, *& qu'ils boivent, puiſqu'ils ne veulent pas manger.* Ce mépris de la religion acheva d'ôter à l'armée toute eſpérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de ſe ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois au contraire, avoient la pleine mer pour

pour ſe mouvoir, & cette poſition étoit d'autant plus avantageuſe pour eux que leurs bâtimens étoient plus légers, & leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne ſauva de toute ſa flotte que trente vaiſſeaux; il perdit trente mille hommes, dont huit mille furent tués ou noyés, le reſte fut fait priſonnier.

Il fut rappellé. Son collègue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuſe, rendez-vous des ſecours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y raſſembla cent vaiſſeaux de guerre & huit cens de charge. Il en donna à-peu-près la moitié aux queſteurs qui prirent les devants; & il s'arrêta

encore quelques jours, attendant les bleds que les alliés avoient promis.

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné une eſcadre de cent galères, venoit de brûler, de prendre ou de diſſiper tous les vaiſſeaux que les Romains avoient à Lilibée; & alors il étoit à la découverte des nouveaux ſecours qui devoient leur arriver.

Il croiſoit les mers aux environs d'Héraclée, lorſqu'il découvrit la flotte des queſteurs, qui ſe jugeant trop foibles pour haſarder un combat, ſe retirèrent dans une eſpèce

de rade, formée par des rochers auprès de Phinthias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtimens de charge, & il ſe retira dans l'embouchure du fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin, & cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit auſſi-tôt à la voile, dans le deſſein de le combattre avant qu'il eût pu ſe réunir aux queſteurs. Le conſul, qui veut éviter le combat, cherche un aſyle parmi des écueils, ſitués près de Camatine; & Carthalon jette l'ancre entre les deux flottes ennemies, & les obſerve.

Bientôt après les pilotes cartha-

ginois voyant un orage qui ſe préparoit, en avertirent leur général, qui ſe hâta de doubler le cap de Pachin, afin de mettre ſon eſcadre dans un abri ſûr. Les Romains n'ayant pas le même uſage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance; de ſorte que la tempête les ayant ſurpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abîmées. Ils ne ſauvèrent que deux vaiſſeaux.

Le conſul cependant joignit l'armée, & ſaiſit une petite occaſion de ſe ſignaler. Des intelligences qu'il ſe ménagea dans Erix, lui livrèrent cette ville, qui étoit un poſte avantageux pour les Romains. Située au nord de Drépane

ſur le penchant d'une montagne fort haute & fort eſcarpée, cette place étoit d'un abord difficile, & il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon, ayant fait une deſcente dans cet endroit, ſe rendit maître du bourg; on ne ſait ſi dans cette occaſion le conſul fut tué, ou ſe tua lui-même. Il n'en eſt plus parlé.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Sicile, Claudius, à qui le ſénat ordonna de nommer un dictateur, choiſit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme s'il eût voulu par ce choix inſulter la république, & avilir la première magiſtrature. Forcé d'abdiquer le conſulat, il fut cité devant

le peuple, qui le condamna à l'amende, & on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Ce dictateur ne fit rien, & ne put même rien faire, parce qu'il n'avoit point de flotte. Epuiſés par les dernières pertes, les Romains avoient renoncé pour la ſeconde fois à diſputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit néanmoins impoſſible de ſe rendre maîtres de Lilibée, tant que le port ſeroit ouvert aux ennemis.

Carthalon, qui ravageoit les côtes d'Italie, méditoit d'autres expéditions, lorſque ſes troupes ſe ſoulevèrent. Capitaine habile, mais trop ſévère, il ne ſavoit pas uſer de ces ménagemens avec leſquels

on attache les ſoldats ſans rien relâcher de la diſcipline, & il fallut le révoquer. Heureuſement pour Carthage, elle trouva dans Amilcar Barcas, un général ſupérieur à tous ceux qu'elle avoit employés juſqu'alors, & à tous ceux que Rome pouvoir oppoſer. C'eſt le père du fameux Annibal.

Barcas porta la déſolation dans les terres des Locriens & des Brutiens. Il s'empara d'Erćte, montagne ſituée ſur le bord de la mer, auprès de Panorme, aujourd'hui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant ſans ceſſe des combats, ſe portant par-tout, prévoyant tout, & déconcertant toutes les meſures des conſuls.

Il ſe rendit enſuite maître d'Eryx, quoique les Romains fuſſent campés ſur le ſommet & au pié de la montagne. Là, tout à la fois, aſſiégé & aſſiégeant, & ne recevant des convois que par un petit port, dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, & ne laiſſa jamais prendre ſur lui le moindre avantage.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, & le ſiége de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au deſſein de prendre cette place, ou ſonger à ſe rendre maître de la mer. L'argent manquoit au tréſor public; des citoyens y ſuppléèrent. Ils équipèrent à leurs

frais deux cens galères à cinq rangs de rames. La république promit de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre Elle n'avoit pas encore eu de vaiſſeaux ſi bien conſtruits. On les avoit faits ſur le modèle d'une des meilleures galères carthaginoiſes.

La flotte, compoſée de trois cens galères, & de ſept cens bâtimens de charge, ſe préparoit à partir avec les deux conſuls, C. Lutatius & A. Poſthumius. Mais parce qu'alors les prêtres ne pouvoient pas s'éloigner de Rome, le grand pontife Métellus retint Poſthumius, qui étoit prêtre de Mars. On avoit cependant beſoin de deux généraux, puiſqu'on ſe propoſoit de

faire la guerre tout à la fois ſur terre & ſur mer. A cette occaſion, au lieu d'un ſeul préteur, on en créa deux cette année ; & Q. Valérius Falto, l'un des deux, partit avec le conſul Lutatius. Dans la ſuite, quoiqu'on n'eût pas beſoin de préteur pour l'armée, la préture fut toujours partagée entre deux magiſtrats, dont l'un adminiſtroit la juſtice entre citoyen & citoyen ; & l'autre entre citoyen & étranger. Le premier ſe nommoit *prætor urbanus*, le ſecond *prætor peregrinus*.

On eſt toujours étonné de la négligence des anciens à s'inſtruire des meſures que prenoient les ennemis. Lutatius trouva les côtes

de Sicile ſans défenſe. Il ſe rendit maître ſans combat, du port de Drépane & de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne ſavoient rien du nouvel armement des Romains; ils en eurent la première nouvelle par les pertes qu'ils venoient de faire; & ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils ſuppoſoient que les Romains ne reparoîtroient plus ſur mer.

Cependant il falloit porter des ſecours au camp d'Erix, où il n'arrivoit plus de convois, & l'habileté de Barcas ne pouvoit pas ſuppléer au défaut de vivres. On chargea donc une flotte de tout

les munitions néceſſaires ; mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, & des ſoldats qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'iſle d'Hiéra, dans le deſſein d'aborder à Erix, d'y décharger ſes vaiſſeaux, d'ajouter à ſon armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, & d'aller enſuite avec Barcas préſenter la bataille aux Romains.

Lutatius jetta l'ancre à Eguſe, iſle ſituée devant Lilibée, & d'où il pouvoit obſerver tous les mouvemens de l'ennemi. Ses vaiſſeaux étoient légers, ſes matelots exercés, & ſes ſoldats aguerris. Cependant,

pendant, lorſqu'il apperçut les Carthaginois, il héſita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant conſidéré que s'il laiſſoit entrer Hannon dans le port d'Erix, il auroit à combattre contre des vaiſſeaux débarraſſés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre, & ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas, il prit le parti d'engager une action, & il remporta une victoire complette. Il enleva aux Carthaginois ſoixante-dix vaiſſeaux, & il fit ſur eux plus de dix mille priſonniers.

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuiſſance de continuer la guerre, donnèrent à Barcas plein-pouvoir

de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine, cédant aux circonſtances, ouvrit une négociation avec Lutatius, & la paix ſe fit aux conditions ſuivantes ; que les Carthaginois abandonneroient aux Romains Lilibée, Drepane, toutes les places qu'ils poſſédoient en Sicile, & les iſles ſituées entre l'Afrique & l'Italie ; qu'ils rendroient tous les priſonniers ſans rançon ; qu'ils payeroient en dix ans trois mille deux cens talens pour les frais de la guerre ; & qu'ils ne commettroient aucune hoſtilité contre Hiéron, ni contre ſes alliés.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura vingt-quatre ans ſans inter-

ruption. Les Carthaginois y perdirent cinq cens vaiſſeaux, & les Romains ſept cens, dit Polybe, en y comprenant ceux qui périrent dans les naufrages ; mais il ne compte pas les bâtimens de charge, puiſqu'en une ſeule fois, par la faute de Junius, huit cens furent engloutis. Ajoutons à ces pertes celles qu'ils eſſuyèrent dans les armées de terre. Agrigente ſeule coûta trente mille hommes ; combien n'en dut-il pas périr au ſiège de Lilibée, ſoit par les armes, ſoit par les maladies ?

C'eſt dans les premieres années de cette guerre, que Rome & Carthage ont fait de plus grands armemens. Dans les dernières, affoi-

blies par les coups qu'elles ſe ſont portés, elles ne montrent plus la même puiſſance. Voilà l'époque où la guerre devint diſpendieuſe pour les Romains. Dès qu'ils la firent au loin, il leur fallut de l'argent pour la faire, puiſqu'il leur falloit des flottes.

Si la république romaine avoit eu de longs intervalles de paix, elle pouvoit réparer ſes pertes, recommencer chaque guerre avec les mêmes forces, & paroître toujours également puiſſante.

Si au contraire, elle ne finiſſoit une guerre que pour en recommencer une autre, alors bien loin de pouvoir réparer ſes pertes, elle ſe trouva, par la ſuite de ſes entrepriſes,

dans un état toujours violent; & les conquêtes, qui concouroient les unes après les autres à ſon agrandiſſement, diminuèrent ſucceſſivement ſes forces. Nous voyons qu'à la fin de la première guerre punique, elle étoit déjà moins puiſſante qu'au commencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs armes hors de l'Italie, ils ont été puiſſans, ſans avoir beſoin d'être riches, & c'eſt-là la vraie puiſſance. Toutes leurs forces alors conſiſtoient dans le courage, dans l'amour de la patrie, dans l'habitude d'une vie dure; & ces ſortes de forces ſe renouvellent continuellement par l'uſage même.

Auſſi-tôt qu'ils portèrent leurs

armes au-delà des mers, l'argent commença à devenir pour eux ce qu'il eſt pour tous les grands empires ; il devint le nerf de la guerre.

Rome n'auroit jamais pu conquérir ni la Grèce ni l'Aſie, ſi elle avoit été réduite à ſes ſeules forces, c'eſt-à-dire, aux ſeules armées & aux ſeules flottes qu'elle pouvoit fournir à ſes frais. Elle n'auroit pas été aſſez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armèrent pour elle les unes contre les autres, & dès-lors ce furent les diviſions des peuples & les querelles des princes, qui reculèrent les bornes de ſon empire.

Lorſqu'avec les plus foibles, elle eut ſubjugué les plus puiſſans, les plus foibles ſe trouvèrent ſubjugués eux-mêmes. Les nations vinrent d'elles-mêmes au-devant du joug; & la grandeur de l'empire, qui paroît l'ouvrage de la politique & de la puiſſance des Romains, ne fut néanmoins que l'ouvrage des diviſions qui avoient aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ſes guerres continuelles, ſeroit devenue un déſert, ſi elle ne s'étoit pas continuellement repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui ſuccomboient ſous ſes armes. C'eſt une cité, dans laquelle ſe ſont perdus les reſtes

des cités conquiſes ; ce fut bientôt un abîme, où ſe perdirent les richeſſes des nations ; & comme elle n'a été puiſſante en citoyens que parce qu'elle a détruit les cités, elle ne fut puiſſante en richeſſes, que parce qu'elle dépouilloit les peuples.

Cependant elle ne fut pas auſſi puiſſante qu'elle le paroît ; car ſes richeſſes n'étoient pas à elle. Elles étoient à quelques citoyens qui n'étoient riches que pour eux ; & qui étant puiſſans, parce qu'ils étoient riches, tournèrent leur puiſſance contre la république même.

Tant qu'il y eut des peuples, qui furent les alliés de Rome plutôt que ſes ſujets, la république fut

puiſſante parce que ces peuples armèrent pour elle. Mais elle étoit foible lorſqu'elle avoit réduit en provinces romaines tous les pays où elle avoit porté ſes armes, parce qu'alors elle arma ſeule & à ſes frais. Elle ne trouva pas, dans des ſujets qu'elle avoit opprimés, les mêmes reſſources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils avoient des intérêts contraires aux ſiens, & ceux qui ſe donnèrent encore pour citoyens, ſe divisèrent eux-mêmes, & conſpirèrent contr'elle.

Tel eſt le ſort d'un grand empire; il n'eſt puiſſant qu'autant qu'il eſt riche, & il n'eſt pas riche longtems. Ses richeſſes ne ſont même jamais en proportion avec les dé-

penſes auxquelles il eſt forcé, parce qu'il n'eſt ſervi que par des ames mercenaires, auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut, & qui ne ſe croient jamais aſſez payées. Il n'eſt donc riche qu'en apparence, & il eſt pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie, plus de mœurs, plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage; l'avidité arme tous les citoyens, & les guerres civiles déchirent l'empire. C'eſt ainſi que la puiſſance des Romains, après avoir été le fléau des nations, devint le fléau de Rome même.

Fin du ſixième Volume.

TABLE

Pour les cinquième & ſixième Tomes de l'Hiſtoire.

TOME V.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I.

Du gouvernement des décemvirs, 1

CHAPITRE II.

De quelques changemens qui ſe firent inſenſiblement dans la conſtitution de la république, 32

CHAPITRE III.

Juſqu'à la création des cenſeurs, 51

CHAPITRE IV.

Juſqu'à l'établiſſement d'une ſolde pour les troupes, 74

CHAPITRE V.

Juſqu'à la priſe de Veïes, 112

CHAPITRE VI.

Jusqu'au sac de Rome par les Gaulois, 131.

CHAPITRE VII.

Jusqu'à l'abaissement du tribunat militaire; époque où le consulat devint commun aux deux ordres de la république, 149

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la création de quatre nouveaux prêtres & de cinq nouveaux augures; époque où les plébéiens sont parvenus à tous les honneurs, 191

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la conquête de l'Italie, 256

CHAPITRE X.

De la constitution de la république, à la fin du cinquième siècle, 281

CHAPITRE XI.

Caractère des Romains, 297

TOME VI.

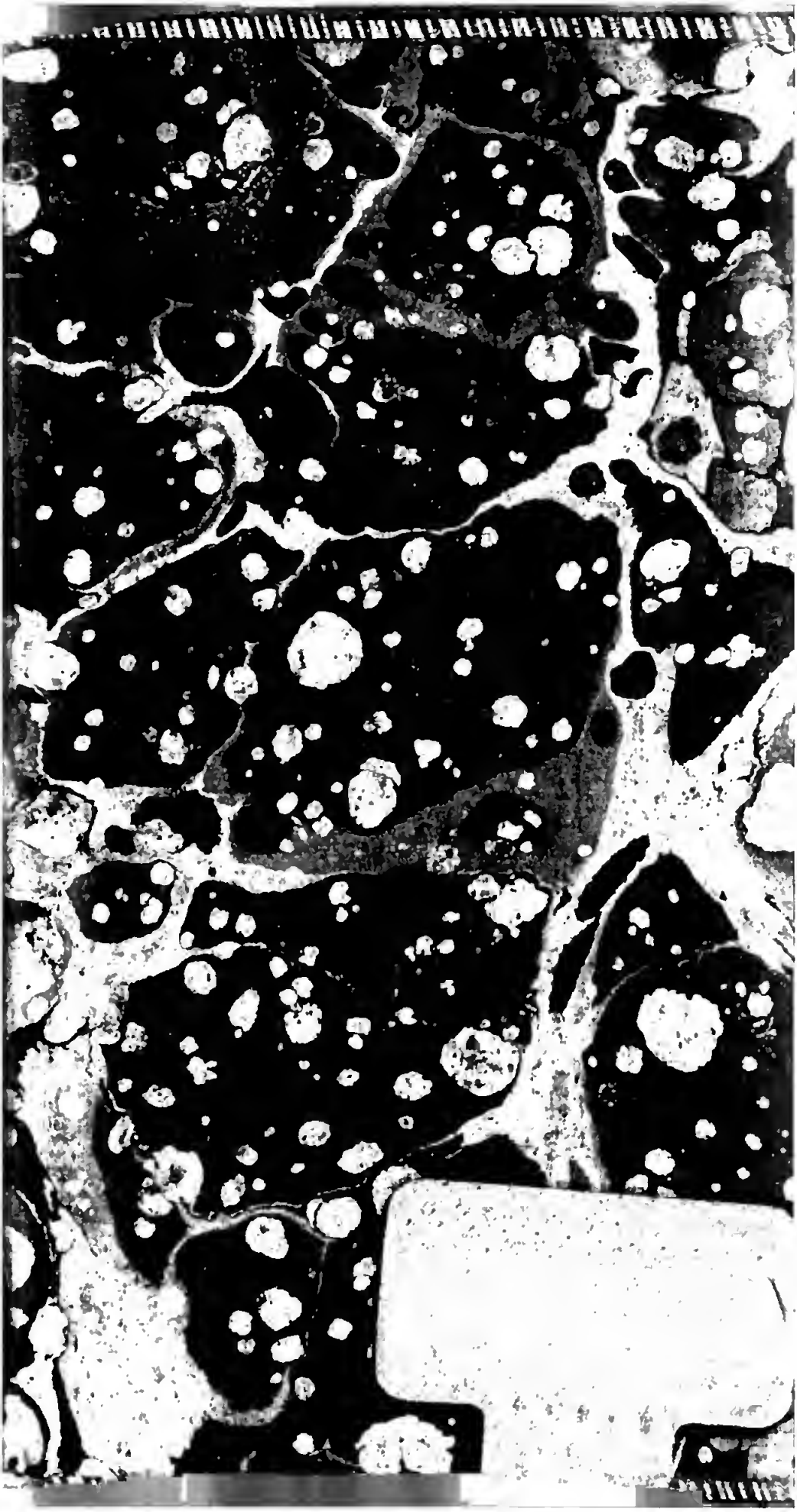
LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

Des Carthaginois, jusqu'à leur alliance avec Xercès, 2

CHAPITRE II.

De Carthage & de la Sicile, jusqu'à la fin de la guerre que les Athéniens ont portée dans cette isle, 22

CHAPITRE III.

De la Sicile & de Carthage, jusqu'à la mort de Denis l'ancien, 58